

AU SEUIL

© cycle été 2024 de Tiers Livre
tous les textes restent propriété de leurs auteurs

Gracia Bejjani

au seuil

TABLE DES CHAPITRES

	<i>prologue - habiter</i>	7
<i>partie 1 : corps de mère</i>		
	<i>j'ai fabriqué ma peau</i>	14
	<i>je parle à mes mains</i>	22
	<i>du corps à l'avant du corps</i>	24
	<i>lente de nuit</i>	27
	<i>elle aurait ses gestes</i>	31
	<i>elle aurait été</i>	38
	<i>trouble</i>	39
	<i>simple comme ça</i>	44
	<i>lampe et silence</i>	49
	<i>dix-huit secondes</i>	52
	<i>ceux qui s'accrochent</i>	57
	<i>comme aveugles, des voix</i>	60
	<i>langue bégaie</i>	66
	<i>hypothèses</i>	72
<i>partie 2 : guerre et perte</i>		
	<i>tu n'en sais rien</i>	77
	<i>on vivait entre</i>	78
	<i>monde gronde claque explose</i>	81
	<i>encore plus bas ces mots</i>	85
	<i>un jour comme un autre</i>	95
	<i>normal</i>	100
	<i>chaque lieu, ses voix</i>	107
	<i>ça de lui</i>	113
	<i>tu riais de tomber</i>	117
	<i>on meurt c'est comme ça</i>	120
	<i>sa moindre poussière</i>	121
	<i>une porte mur</i>	122
	<i>un point-virgule</i>	123
	<i>à la une</i>	131
	<i>paradoxe du trop familier</i>	132
	<i>recherche Liban, actualité. Beyrouth</i>	135
	<i>épilogue, elle aurait été écrite</i>	139

Les odeurs des plats (on peut jouer à deviner) ; les coups du mortier ; cris des gens ; klaxons des rues (ça fait à chaque fois sursauter) ; la texture de l'asphalte chaud sous la semelle (parfois très collante) ; le soleil sur les miroirs (et les yeux impossibles) ; le vent aux fenêtres, petite trêve ; le chant maladroit de ma mère ; le chatouillement de la poussière ; la peau qui sue ; l'arrogance des camions (se sentir petit vulnérable) ; le désordre des épiceries ; le hasard des rencontres (on connaît toujours quelqu'un ici) ; les conversations des balcons ; les prières des marchands ambulants ; la radio en partage (émissions et chansons se superposent, personne ne s'offusque) ; les narines bouchées en été (rien à faire)... j'habite ma ville maternelle.

L'école comme nouvel habitat. Ce qui chaque matin se répète. Râler contre l'uniforme obligatoire. Prier pour que l'autocar nous oublie. S'agacer du trop de joie des autres enfants. Sursauter à la sonnerie avant après (sans aimer ni l'avant ni l'après). Aimer le retour à la maison,

entre les embouteillages et l'irritation du chauffeur (il y a plus impatient que soi). Répéter les lendemains. Loucher sous le doigt de la maîtresse qui compte nos têtes. S'interdire de parler arabe à la récré (c'est interdit). Les cahiers les livres les crayons, le banc à partager, le chewing-gum à jeter (le coller parfois pour après, durci dégoûtant). La première école et pour toujours cette hypothèse : si on désertait ?

Lit de nuit, ma maison à moi. Mon seul lieu de seule.

J'ai habité la guerre, ses murs étroits. Ses mots étroits. Cieux étroits. Ses frontières étroites. Nos corps rétrécis. Les espoirs étroits. Prières étroites. Et l'avenir, habité de ça.

Que veut dire grandir quand l'adolescence répète les années. On habite l'âge du début de la guerre, arrêté enfermé dans cet âge-là.

La cuisine comme ventre maternel. Bruits et odeurs. Je me berce encore de ses mouvements vagues et précis. Le goût des plats qui se cherche. Apprendre les nuances des goûts. Et plus grande, devoir répondre : ça manque de quoi, selon toi ?

Fierté et peur, l'immense peur de me tromper, responsable du repas à ma hauteur d'enfant. Décider s'il faut davantage de sel ou de citron. Et l'huile d'olive ? Quelle combinaison et de quoi ? Voir les yeux de la mère attendre nos lèvres. Habiter ses gestes, sa patience, le tout de son corps qui cuisine.

Les rues de Beyrouth, dedans dehors confondus. On habite avec les voisins, portes ouvertes. Avec les vieux qui jouent au tric trac, table bancale dans la rue du quartier, un coin sans trottoir. Avec les chats qui débordent des poubelles, traversent sans regarder. Dans la poussière, la moiteur. Les voitures qui démarrent avec plus de vigueur que nécessaire. Les rues sans nom, sans numéro comme pour éviter de spécifier, on y est tous chez soi.

Les abris sont nos logements collectifs. Nous ne sommes plus dans les rues, nous nous cachons en terre.

Parfois sous le lit, parfois sous le drap.

Nous n'habitons plus la maison d'enfance, nous n'avons pas quitté, nous n'avons pas pu

rentrer. Nous habitons chez les grands-parents, nous parlons tout le temps de l'après. Une maison à soi. Nous évitons la maison d'enfance, notre maison. Nous ne dormons plus dans nos lits, nous partageons des matelas par terre. Nous campons chez les grands-parents. Amusés excités au début, l'inconnu. L'exil serait tourisme les premiers temps. Nous n'ouvrons pas le frigidaire sans l'autorisation de la grand-mère, nous respectons leurs horaires leurs règles. Nous leur sommes reconnaissants à vie, nous ne savons pas encore où habiter, nous ne voyons pas la suite. Nous n'avons pas quitté, rien ne prépare.

Ce sang (tu es une jeune fille maintenant) et mon corps comme nouvel espace. Vivre dedans. Ni peur ni dégoût.

L'ascenseur quand seule. Le miroir de l'ascenseur et je suis accompagnée. Le chez-moi mobile, l'ascension.

Ma voiture enfin. Ma maison, quand j'en parle, mon plus intime lieu. La clef comme garantie de territoire. Ma voiture, mes affaires comme si je risquais toujours quelques exils. Le petit sac, la

trousse de toilette, les livres, un peu de vaisselle. La bouteille d'eau tiédie de soleil, imbuvable bientôt. Ma voiture et ce rêve impossible de tout quitter un jour.

La mer, une maison au plus près du corps. L'autre peau. Je retiens ma respiration pour habiter longtemps ses sons.

Petits on coupait la chambre en deux. Chacun son camp et la guerre déjà. Chacun chez soi, chaussure lancée à qui se risquait.

D'où vient la fumée qui sort de mes dessins d'enfant ? Je savais déjà l'embrassement des maisons.

Je n'écris pas sur les premières pages des carnets. Comme seuil, elles protègent le reste. J'espère tromper les curieux, il n'y aurait rien à lire. Réflexe d'enfant. Tôt l'illusion de construire des habitats de mots, sans quitter la mienne de maison. Peaufiner l'art de la cachotterie, utiliser mes cahiers scolaires. Qui irait lire les exercices de maths ou de français ? Entre deux, un poème comme poutre dissimulée. Et l'impression d'emboîter des chambres.

J'habite deux langues. Je ne les parle ni les écris, j'habite la terre de deux langues qui avancent en sens opposé.

Ma maison ma maisonnette, tu caches mes défauts, dans toi je dors, dans toi je me lève, en toi j'étends mes jambes. Ma mère la chantait tout le temps, l'aurait-elle inventée ? (une chanson de Sabah, paroles détournées par ma mère la grande amoureuse de sa maison).

J'habite ma bouche. Toutes pierres blanches, tous recoins.

Et l'habitat de toujours ? Tombe ou vent ? N'en déciderai pas aujourd'hui.

partie 1

mère & corps

j'ai fabriqué ma peau

J'ai été bercée de mouvements, réchauffée de chair, nourrie. J'ai gigoté sans direction, ivre d'eau déjà. Joie sans raison. Noyée de mère. J'ai flotté ivre de confusion ; brassée. Je n'étais pas encore née, agitée déjà. Bousculée de bruits, de chants, d'humeurs. J'ai remué ; j'étais serrée contenue. Écrasée, me sera toujours réconfort. J'ai bougé, comme tout a toujours bougé autour. J'ai touché tâtonné ; contre. Touché de ma main ; mou monde m'entourait ; ma main que je ne savais pas main. J'ai barboté contre chair et sang. Tant de chaleur contre. Pressée contenue, j'ai connu l'étreinte. J'ai touché mon visage, saisi mes pieds. J'ai éprouvé ma peau, la joie des gestes. Je suis allée vers. Contre. L'élan curieux sans promesse. J'ai poussé mon corps, tapé des pieds déjà. J'ai tapé, effleuré éprouvé. J'ai appris le contact, ce que ça fait de toucher. J'ai recommencé, autrement. Le plaisir de chercher, ne pas comprendre. L'euphorie du flou. Ça s'arrête où ? J'ai testé. Approcher ce qui vibre, me traverse. Attraper. Parfois les lumières entre clarté et ombres. J'ai bougé, je ne voyais pas ;

j'entendais, aveugle dégustais. J'ai bougé, je ressentais, me fondais. Me mangeais. J'ai surpris les nuances, les saveurs. J'ai goûté, liquide alentour ; soupçon sucré, parfois salé. Je ne voyais pas, percevais. Le cœur, battements comme caresse. Le rythme revient et enveloppe. J'ai été bercée doucement, comme soufflée. Ma mère marée pulse dans moi comme je chavire en elle. Parfois trop d'elle m'agitent. Ses émois comme hiéroglyphes d'une vie à venir. J'ai appris l'attente déjà. La confiance nécessaire, ne pas mourir. J'ai été contenue, retenue ; douces parois. J'ai tôt connu frontière et abri ; je ne saurais que plus tard les guerres. La complexité des limites.

Ça se serait passé comme ça.

Je suis née parmi les voix ; humaines et bruits de fenêtres. Je suis née après deux garçons, j'ai été attendue souhaitée. On m'a attendue, sans me savoir fille avant m'avoir vue. J'étais désirée, une fille était voulue. Née fille, je serai choyée. Pourvu que fille, désirée. La joie aura désormais ses raisons. Fille, ne jamais l'oublier. J'ai été portée bercée. J'ai crié ri pleuré ; entre bras et peaux. J'ai connu l'air la lumière. J'ai cligné des paupières. J'ai bougé la tête ; sans gauche ni droite. Ça s'arrête où ? Le haut, le bas. Tout

contre leurs épaules. J'ai été caressée, embrassée. J'ai secoué mon corps, l'ai confié au mouvement. J'ai appris ma peau : toucher chaud froid ou rauque. J'ai été lavée habillée. Langée. Nettoyée langée. Humée, embrassée. J'ai eu soif. On m'embrassait les cuisses, les pieds. Je bougeais mes jambes jusqu'aux pieds. J'ai fixé les visages les yeux les lèvres. Je me suis fixée aux voix. Mes gestes brusques, je ne décidais pas. Je surveillais leurs actions, retenais dehors. Assimilais dedans dehors. Je fabriquais ma peau. Je me suis perdue dans mes trous de nez. J'ai eu, douceur des lèvres sur ma peau. Le toucher des cheveux, moustaches picotent. Le soyeux, le rugueux. Je passais de bras en bras. Leurs odeurs aussi. J'ai appris à reconnaître les visages les regards les bouches. J'ai eu peur des dents, j'ai voulu toucher. J'ai été chatouillée, on riait de mes rires. Je riais. J'ai avalé ma morve parfois. J'ai soulevé un bras ; me suis agrippée des doigts. J'ai serré comme j'ai été serrée. J'ai poussé des cris jusqu'au mal de gorge. Je m'endormais avant de savoir. Je tétai mes mains avant la faim. J'ai eu peur d'étouffer des fois. J'ai eu peur la nuit. J'ai eu peur quand seule. J'ai eu peur des voix. J'avais peur avant de connaître.

Ça se serait passé comme ça.

J'ai craché le goût de l'ail. J'ai sursauté au citron des premières fois. J'ai claqué de la langue pour apprendre l'acidité, assimiler ce goût à ma bouche. Apprendre le citron ; devenir citron. J'ai pleuré plus tard cheveux accrochés au peigne. Je me suis brûlée pour croire au feu. J'ai battu des mains sans chercher à dire. J'ai appris à tomber. Tomber pour apprendre. J'ai fait tomber les objets ; j'ai sursauté de voir le peluche perdre mes doigts ; mes mains incertaines. On m'a balancée dans les airs, on m'a rattrapée. On m'a jetée dans l'eau, on m'a rattrapée. J'ai appris à nager. Remous d'eau dans la piscine. On a ri de mes maladresses, ri de me voir réussir le peu. J'ai réussi à poser mes pieds, me tenir debout, vaciller beaucoup. Tomber de ne pas voir le vent, j'ai trébuché dans la poussière. J'ai joué avec la poussière ; ce qui s'accroche, doigts ou orteils. J'ai goûté la terre. Le sable rugueux sur la langue. J'ai mangé le sel de mes larmes, le shampoing du bain. L'eau qui claque. Nettoyée, langée. Je décevais ma mère. Je ne comprenais pas ; plus tard je saurai son impatience. J'ai cogné le sol des pieds, éprouvé sa dureté qui rassure. Mon corps comme toujours poussait en avant, vers le haut. J'ai vu les couleurs, j'allais vers leur éclat. La surface des objets. Je les mettais dans ma bouche,

mieux les comprendre. J'ai saisi des doigts le lisse, le mou. Le bois, la froideur du fer. Je tiquais les premières fois. Je tapais toutes surfaces. J'ai pataugé dans l'eau. Je me suis cognée contre les vitres ; j'ai sursauté devant les miroirs. J'ai dormi contre leurs corps. J'ai aimé les mains de ma mère, mes sensations de fille nue. J'ai étouffé d'être trop habillée par peur du froid. J'ai détesté les chaussettes, les pulls. Ma peur d'étouffer. Je regardais par la fenêtre comme vieillie déjà. J'ai ri, j'ai pleuré. Je souriais beaucoup. Je souriais et mes yeux.

Ça se serait passé comme ça.

Je suis née entre deux langues. Longtemps la même, tous mots confondus. J'ai parlé. J'ai écouté mes mots comme la voix des autres. Associer faire phrases. Nommer les objets. Nommer les gens, ne pas les désigner du doigt. Décrire, nuancer. Écouter, beaucoup écouter. Définir. Apprendre les contraires. Dénoncer le mensonge des images rêvées. La déception de ne pas trouver les bonbons vus en sommeil ; le soulagement d'échapper aux monstres, à l'effondrement d'un immeuble. Distinguer les deux langues. Aimer les mots inconnus, l'étrange plaisir de ne pas comprendre. Distinguer une troisième, l'arabe à l'écrit, trembler devant son

étrangeté. Résister à l'école, préférer les jeux de ballons. Les sauts des billes sur le carrelage. Les deux alphabets, les sons qui n'existent pas dans l'autre langue. Les conversations des grands, une quatrième langue. Aimer enchaîner les lettres, dessiner l'écriture. Parler, séparer, assembler. M'indigner de l'injustice des grammaires. Savoir le langage sans attache, sans territoire défini. Distinguer les deux langues. Sautiller pour danser. Lire, langue parallèle. Lire et traquer le mystère. Réclamer des chansons au coucher. Tenir les livres à l'envers, grand sérieux. Faire semblant et finir pas y croire. Jouer à être grande, parler avec les mains. Me cacher, prier d'être vite trouvée. J'ai cherché les animaux dans les nuages, formes fugaces. J'ai essayé les mots, les grimaces. J'ai surjoué l'émotion. J'ai imité pour comprendre. Chanté faux sans m'entendre. J'ai testé les insultes, nouvelle langue. J'ai assisté aux messes, une autre langue. J'ai grandi dans une ville humide, entre strates de langues. J'ai grandi dans les bruits des rues, les rires des femmes. J'ai grandi dans les sursauts des klaxons, les insultes sans conséquence. Entre les tablées et les danses du ventre. J'ai grandi dans l'éloquence des discours, la surenchère rhétorique. La parole, sacrée.

Ça s'est passé comme ça.

Je suis née avec la peur, dans la peur sans objet. Dans l'enthousiasme aussi, il suffit de peu. J'ai grandi dans les secousses des voix, les voix qui montent crissent. J'ai grandi avec la peur, différente selon, même texture. La même en bouche. J'ai appris la violence. La différence. Fille je me suis souvenue. J'ai appris à me battre. Combattre la fatalité. Me défendre. Bousculer les frères. Aimer leurs jeux. Guetter la sonnerie des récréations. Essayer des choses. Décider et douter ; décider, lèvres fermées. Narguer mes parents. Regarder cuisiner ma mère, la gaieté de ma mère ; tremper les doigts dans le plat. Voler des frites, ne plus savoir que faire des doigts gras. Braver le soleil, en pleurer sans tristesse. Plonger dans la mer et retenir ma respiration pour la puissance de l'élan qui remonte et sauve. Toujours un moment où ça se redresse. Et respirer à nouveau, comble. On me traitait de garçon manqué, on attendait une fille. J'étais désirée voulue. Née fille. Je suis née entre deux religions, dix-huit communautés religieuses. On m'a fait la morale, on m'a parlé en images pour l'exemple qui marque. Être quelqu'un de bien. J'ai partagé les croyances, la foi de ma famille. J'ai douté, osé, trahi. Je suis née avant les

bombardements de Beyrouth. avant la guerre du Liban. Avant les ennemis, les alliés, les abris. Je suis née avant les morts. Petite je me battais déjà, il a suffi grandir pour commencer à perdre. Me le rappeler, je suis fille. Je suis née avant le bruit des explosions. Avant l'incompréhension. J'ai testé l'interdit. J'ai contredit. Me suis opposée. J'ai aimé. Je suis née avant l'exil. J'ai beaucoup posé de questions. Éviter les réponses. J'ai aimé, j'ai quitté. Je me suis amusée du hasard. Je n'ai pas intégré le temps. J'ai abusé de chocolat. Je me suis cachée. J'ai eu peur de la mort, des blessures surtout. Le sang, le corps heurté. J'ai d'autres peurs. Je sursaute quand les portes claquent. Recule quand un bras s'approche. J'ai peur de ce qui surgit, présence qui ne s'annonce pas. Peur de l'immobile, ce qui envahit. Je suis née avant leur mort. Je suis née avant moi. Avant ma mort. Un jour, le silence gelé des peaux.

Ça se passe comme ça.

Vous avez quelques taches brunes. Soleil, vieillesse, je ne m'inquiète pas. J'ai l'âge. Je vous touche quand je veux me parler, je ne trouve pas d'autres mots. Je vous touche pour vérifier, animées au bout de mes bras. Je vous pose sur mes genoux et j'ai l'impression de me faire modèle sans peintre en face. J'ai l'âge et vous commencez à trembler. Je ne suis pas malade, mais vous tremblez et perdez parfois les objets, j'ai l'âge et les objets se perdent, me tombent des mains. Mes mains lentes comme la tranquillité.

Dix ans plus tôt. Vous caressez les matières comme pour fixer les souvenirs. Je n'ai pas encore l'âge et j'ai peur d'oublier ; je vous regarde me rappeler vos gestes, récits marqués sur la peau, qu'importe la mémoire. Dix ans de moins, vous me retenez quand je doute. Vous m'êtes ronde verticalité. Vous avez toujours bougé, vous me précédez, marquées de gravité.

J'ai vingt ans de moins, je vous occupe. Mes fiables, mes responsables. L'une de vous m'écrit. L'autre, indispensable, se fait discrète. Vous à l'avant de mon corps quand je cherche dans le

noir. Réconfort et soutien quand je pense à l'après.

J'ai la vingtaine, vous connaissez mes tics, m'anticipez, parfois trop. J'ai dix-sept ans et des larmes cachées. Vous seules de si près. J'ai six ans, doigts pataugent dans la pâte, la cuisine sent le gâteau déjà. À trois ans vous me tenez debout, mes pieds ne suffisent pas. J'ai quelques mois et toute ma force pour serrer quand vous vous agrippez. Je ne suis pas née, je tâtonne par vous contre l'indistinct de toujours.

Je m'impose. On voudrait me cacher. Avale ton ventre répète la mère à l'adolescente. Je ne disparaîs pas, leurs vêtements amples tout juste me recouvrent. On a honte de moi, certains regards étonnés (les pires). On me serre, on me comprime, je déborde. M'impose, j'avance devant. Je garde trace de ceintures, étranglement et plaie. Ces mêmes qui claquent sur les corps punis (on a connu ça). Me poser devant, il le faut bien. Volume et masse, je les devance, têtu. Fier et honteux. Je suis l'excès qu'on voudrait oublier. Supprimer. Vissé au corps, je résiste aussi longtemps que lui. Je suis du corps à l'avant du corps. Je bouge comme détaché. On parle de moi comme objet, le membre de trop. Je suis l'histoire visible invisible cachée. Visible d'emblée. Je suis l'exubérance, on me voit de loin. Je suis bavard de tout passé tu. On m'entend. Je suis le journal intime qui ne s'est pas écrit, l'oubli des sucreries avalées — en cachette, rapidement. Si rapidement qu'englouties par bouts, fragments en moi, comme entiers. Je m'adapte m'élargis. J'ai la souplesse de l'accueil. Je suis la densité qui

rassure, l'intensité du doux. Chaud comme la consolation, ronde présence de protection. Je brasse les saveurs, tout finit par se mélanger : épice ou sel, l'amertume, gras ou liquide. Confondus. Je suis le brassage des textures. J'entends croquer crus légumes et fruits ; j'attends le crémeux des sauces. Je suis l'usine moelleuse d'après les dents. Je broie malaxe transforme. Je tourbillonne, muscle, sang. Je suis complexe comme le plaisir. J'écrase, quelque fois écrasé. J'étouffe alors, sans autre choix que d'absorber, m'adapter. Me dilater et contenir. Me transformer, transformer : je suis l'alchimiste dépassé. Je me pose alourdi, me pose devant. Me repose de nuit, l'assoupissement d'après. Cotonneux, charnel, je suis la torpeur du corps. D'autres rythmes, d'autres mouvements. Quand à nouveau allégé, me crispe me contracte, j'exige (gare à qui pense me priver). M'éveille à toute bouchée, réclame la suivante. Et toujours ce besoin d'eau, de liquide comme plantes et racines ; je suis terreau. Et vie. Je suis l'attente du corps. Sa continuité en sourdine. L'impatience et l'apaisement. Je me tends de faim (le creux), me tends de trop manger (l'excès). Leurs oreilles parfois vers mes souterrains sonores. Je suis l'agité mystérieux. Je grogne ronfle geins

gargouille. Je bats comme cœur, pulse au flux du sang. Le poids de leurs têtes attentives, le rire des enfants qui m'écoutent. Je m'emballe, par l'essentiel enfin comblé.

La nuit la réveille. Sa soif comme alerte. Un verre d'eau froide même l'hiver, bouche desséchée de trop de nuit. Seule parmi, la maison de nuit. Ronflements, chambre à côté, son mari ne se lève jamais de nuit, s'endort dès que tête posée. Elle l'envie parfois, puis pense au privilège de ces bouts de vie volés à la vie. Elle, autre, quand seule. La maison petite turbulence de boyaux, continue, tamisée. Bruits élevés comme murs autour — monde familial. La nuit lui rappelle l'enfance, traversées de couloirs et de présences cachées. La nuit lui a appris le courage. Et être seule.

Elle se déplace, pieds nus sur le carrelage, corps attentif : elle ne veut pas les réveiller, ni mari ni enfants. Égoïsme que cette attention, ne pas partager ses lieux : penser à elle, comme elle ne se l'autorise pas de jour. Elle ne se cogne pas aux meubles du corridor, effleure la table de la cuisine. L'escabeau, à peine. S'appuie sur la chaise en paille. Elle ouvre doucement le placard pour le verre, le réfrigérateur pour l'eau. Se sert lentement, comme de dissimuler un shot

alcoolisé. Salon face à la cuisine, sans besoin d'éclairer, tout au plaisir de reconnaître les fragments de son monde. Se pose dans son fauteuil (tous savent sa place sacrée, personne ne s'y risque), allume une cigarette. Et regarde la pièce, fière du nouvel aménagement, projetant déjà les améliorations : bouger une plante, déplacer une statue. Lente fumée, lentes pensées. Et l'eau. La fraîcheur du carrelage sous ses pieds. Je suis la reine de l'univers, elle se dit du haut du corps.

En été elle passe quelque temps sur le balcon pour le vent de nuit. Verre à la main ou fruit. Dans la rue sans lumière on discerne les poubelles en attente du matin. Les voitures garées sans respiration entre leur carcasse. Un promeneur de temps en temps. Des rires invisibles. Dehors la ville garde le peu d'agitation qui la distingue des campagnes, parfois le moteur déraillé d'une moto, la voix d'une radio (à quatre heures du matin). Elle seule réveillée ici. Je suis la reine du monde.

Même ralenti vers sa chambre. Certaines nuits, l'impossible endormissement. Elle vide alors l'armoire sur le lit et scrupuleusement, silencieusement range vêtements, chaussures, bijoux. Plie, accroche, organise. Compte ses

économies, répartit les billets dans de petites enveloppes blanches. Recompte, note sur le dos montant ou dépense à venir. Aligne ses foulards. Vérifie d'un coup d'œil. Rabat les battants en bois qui grincent sonores. Se rendort parfois. Poursuit sinon sans quitter la pièce. Soulève le matelas pour récupérer des liasses de lettres. S'attarde sur les mêmes. Relire les mots de ses enfants, de ses amis. Anniversaires, fêtes, toutes occasions. Lit comme pages de prières avant le sommeil. Se regarde dans le miroir. Grimace, langue tirée ou sourire. Caresse la fausse joue devant elle aplatie. Baiser et tendres paroles vers la petite fille qu'elle restera devant la glace.

Elle ne va pas à la messe mais elle a son autel, dans un angle de la chambre. Quelques photos de saints à côté de la vierge en grand (ma préférée parmi eux tous, elle dit comme de parler d'une meilleure amie). Et le cierge, en permanence allumé. Elle ne prie pas devant, ce n'est pas nécessaire de s'arrêter, ils sont en permanence là. Sauf de nuit, elle va vers eux, sans prière et sans mots ; elle regarde de près chacun de ces visages tremblants derrière la flamme de la bougie. Ils finissent pas répondre, qui peut garder silence quand si longtemps scruté ?

Le livre est épais lourd volumineux. Pointe de fierté de tenir cette masse, de l'avoir entre les mains, disponible. Elle cale l'ouvrage contre le mur, droit comme statue. Comme statue, Chef Antoine debout sur la couverture cartonnée. Bras croisés, ventre généreux, le corps aussi accueillant que le sourire. Sa bouche moustachée, la malice de ses yeux. Elle garde le livre fermé quelques minutes comme pour laisser le chef s'installer chez elle, puis elle va vers la table des matières, vers la recette du jour. Après plusieurs années passées auprès de Chef Ramzi, elle ne cuisine plus sans Chef Antoine (il l'a remplacé, je le trouve plus précis, plus maniaque, si consciencieux). Elle connaît les recettes, les dosages précis mais elle aime mouiller un doigt, tourner les pages, s'arrêter, relire et sourire de retrouver ce qu'elle attend. La grâce d'une confirmation.

Elle serait assise à table, table en bois foncé couverte d'une nappe vert sapin. Le vert, sa couleur (l'espoir). Elle serait assise, mains touillent taillent assemblent. Le persil sur la planche à découper, tiges sagement alignées. L'eau perle sur les feuilles encore entières, bientôt hachées. Dans un saladier en plastique vert, le reste du persil (plus de cinq bouquets). Les tomates ; leur couleur, promesse de goût liquide. Sur la table, des oignons aussi, ils seraient déjà pelés. Deux oignons pour la fin, il s'agirait de retarder les larmes. Le livre de recette de son Chef préféré, elle relirait les indications, elle les connaîtrait déjà, mais cette peur de l'oubli, souci de précision, de perfection. Lunettes au bout du nez, réservées à la lecture, seraient rangées ensuite dans l'étui marron à côté. Sel et épices attendant leur tour, derniers mouvements. Le presse-ail, les cinq gousses autour, épluchées, bientôt pressées. Le mixeur à portée de main. Le galon d'huile d'olive, le bouchon posé tout près, elle se servirait souvent d'huile.

Elle aurait sa façon d'organiser les préparatifs des repas ordinaires. Penser le menu à l'avance, trois à quatre plats en parallèle. Des listes pour

tout*, sur des bouts de cartons (elle recyclerait tous emballages qui se prêteraient à l'écriture). Des rectangles, diverses dimensions, coupés à cet effet, rassemblés dans le tiroir haut du placard. Elle aurait sa façon de cuisiner. Mêmes étapes ; laver, rincer, sécher ou laisser sécher, éplucher quand nécessaire, découper... les aliments comme briques préparées pour simplifier l'assemblage, l'ajustement des saveurs (son art).

La table de travail est au centre de la pièce, elle emplit l'espace. Une chaise assortie de part et d'autre. On devrait s'aplatir pour traverser, on aurait ce sentiment, devoir s'aplatir (comme si s'aplatir était possible). On frôlerait les chaises, on les bousculerait parfois. On cognerait contre l'armoire de gauche, ses portes sculptées de motifs. Du même bois que la table. Elles claqueraient à chaque passage.

Du même bois que les étagères au-dessus de l'évier, battants ouverts sur des bocaux en verre, des sachets de lentilles, de riz. La boîte en plastique blanc, le Tahiné. Les réserves d'épices. Et les invisibles de l'arrière-plan. Sur les étagères les plus élevées, poteries et vases, comme s'il ne fallait rien céder au vide. Au mur, sur le peu de surface libre, des carreaux colorés. Et les plaques gravées : mots (« prière de la parfaite

ménagère ») ou figures de Saints. Une horloge fidèle à une heure de hasard, arrêtée il y a quelques années. Elle se promettrait de changer la pile, elle aurait d'autres priorités que le temps.

Sous les étagères de droite, l'évier et le plan de travail, marbre fissuré par endroits. Le presse-citron, le jus qui continue de s'égoutter. Les pots d'épices contre le mur, certains serviraient aujourd'hui (plus tard). Les couteaux sur une autre planche en bois. Le robot ménager, son cordon épuisé de temps. La passoire comme rondes mains autour des deux laitues, des Romaines. De petits concombres entre leurs feuilles. Les aubergines piquées de partout, bientôt au four pour le Baba Ghanouj (papa gâté, ou purée d'aubergine). Le liquide vaisselle, l'éponge, le grattoir, le Dettol, les chiffons. Un tas de chiffons, celui pour les mains, celui pour la vaisselle, celui pour les aliments, celui pour la table... elle ne se tromperait jamais. Le robinet gouterait comme éternel enrhumé. Casseroles et plats dans l'évier, assiettes et verres dans l'égouttoir, tasses de café, couverts. Elle rangerait entre deux, pour éviter l'accumulation. Et pour changer, se distraire de la monotonie. Elle ne tiendrait jamais longtemps assise, l'envie de bouger malgré sa patience.

Le bruit du frigidaire à chaque redémarrage, comme moteur de bateau, la cuisine naviguerait immobile dans ses remous. Le frigidaire occupe le grand angle, une présence. La partie congélateur au-dessus, on craindrait la prolongation des coupures d'électricité, que les aliments s'abiment. Le gallon d'eau potable sur son socle à côté.

Son front serait en sueur, elle aurait fermé la porte-fenêtre pour éviter l'extinction du feu de la cuisinière à gaz, tout souffle d'air l'obligerait à rallumer. La flamme résisterait par détours sous la marmite en métal. Sur le deuxième réchaud éteint, la rakwé (cafetière orientale) avec le marc de café au fond, liquide épais qu'on ne sert pas. Deux gants en coton près du four.

Elle aurait renoncé à s'éponger le front, il suffirait de bouger le moins possible pour oublier d'avoir terriblement chaud. Elle aurait les sourcils sérieux. Elle ferait les gestes de toujours, et toujours la vigilance aux détails. Elle ferait les gestes de toujours comme gestes d'apprenants. L'humilité de qui sait.

Elle devrait changer la bonbonne de gaz, la flamme faiblissant depuis quelques jours. Elle devrait dévisser l'ancienne, la porter, la ranger sur le balcon derrière la porte-fenêtre

maintenant fermée. Rentrer la bonbonne pleine, la tirer pour arriver à la déplacer jusqu'à l'embout de la cuisinière. L'enclencher, précaution et vigilance, vérifier avant de la caler contre le mur. Elle serait à chaque fois fière, silencieusement fière d'y arriver seule, sans devoir demander à son mari, à ses fils. Réussir à changer la bonbonne depuis toutes ces années, combien de bonbonnes, elle ne compterait pas. Leur poids, elle n'y penserait déjà plus. Depuis tout ce temps et encore maintenant, une femme de son âge. Se débrouillerait encore.

*Les listes, un bout de carton par liste (sera jeté ensuite) :

- menus de la semaine
- courses alimentaires
- achats autres
- les rendez-vous du jour, du lendemain
- les (belles) phrases entendues
- les visites à prévoir
- les réceptions à organiser
- le nouveau feuilleton conseillé (horaires et chaîne)
- les anniversaires du mois
- le montant prêté à la voisine
- les cadeaux à acheter

- autres listes à faire (liste des listes à ne pas oublier)

elle aurait été

Elle aurait été comédienne. Elle aurait joué le rôle d'une mère qu'elle n'était pas encore. Elle eût été la folle qu'elle ne sera jamais. Elle aurait joué la mère qu'on prive de ses enfants. Elle eût été la femme rendue folle par la cruauté du monde. Elle parle de cette scène comme si elle la jouait encore. Sur les planches et le public qui n'en revient pas (comment fait-elle, le serait-elle, folle déjà). Elle passera sa vie à s'éviter ça, basculer sous les coups de l'immonde.

J'ai des photos de toi (1). Des vidéos (2). Des tirages agrandis (3). Tu es aux écrans, tu es autour. (4). Chez toi aussi. Mais il y a une photo. Tu la montres souvent. Tu la sors de l'album comme si le flou venait du plastique protecteur et non du temps (5). Tu ris, caresses cette jeune femme que tu dis être toi. Tu passes ton doigt et l'évidence d'un baiser par ce simple toucher (6). Tu montres cette photo de toi du temps où les photos étaient rares. Approximatives et d'une étrange expressivité (7). Le trouble de toute identité, présence semblable et différente (8). C'est moi, j'ai dix-sept ans, je joue dans une pièce de théâtre. Tu dis (9). Tu serais la mère à qui l'on retire ses enfants, la folie immédiate de la mère (10). Ta bascule et le public témoin (11). Je vois un corps déployé en diagonale, semblable à un éventail ouvert. Le mouvement si exagéré qu'il semble s'animer sur le plat du papier au noir affadi. Mouvement de corps arrêté depuis ta jeunesse (12). Ce toi que je ne connais pas, qui ne me connais pas (13). Ce toi comédienne et c'est

comme si la photo aussi jouait entre nos mains (14).

(1) elle aime être prise en photo ; elle vérifie toujours et exige d'effacer quand elle ne se plaît pas ; j'essaie de comprendre ses critères pour mieux la comprendre ; garder ou supprimer, même quand je ne suis pas d'accord — ses photos, sa décision ; son droit à l'image entre nous aussi.

(2) c'est venu un jour ; le désir de la filmer ; poser des questions et la laisser développer ; elle joue devant la caméra, elle aurait pu être comédienne ; elle répond sérieusement, se corrige ; parfois de longs silences et ses yeux la relaient ; ou des grimaces ; sa voix aujourd'hui, sa voix après elle ; j'accumule les vidéos, je réécoute aussi les enregistrements audio ; esquisses d'un projet éveillé sans préméditation ; un film abécédaire, ma mère et le Liban ; sans l'avoir planifié, sans parvenir à commencer.

(3) à sa mort, je les sors de mes tiroirs ; elle me regarde en grand.

(4) elle n'a pas de smartphone, elle ne veut pas s'y perdre ; mon frère la convainc d'accepter son cadeau, une tablette ; comme appât, une immense quantité de nouvelles photos qu'elle ne verra jamais dans les albums de ses étagères ; elle apprend à glisser le doigt mais elle exagère le geste, ça lui donne un air d'actrice de cinéma burlesque ; on lui rajoute régulièrement de nouvelles photos, elle regarde souvent les mêmes ; elle n'oublie jamais de charger la tablette — seul objet numérique de la maison.

(5) les albums envahissent la bibliothèque du salon, envahissent les tables en ces rendez-vous improvisés autour des photos ; elle regarde à peine certaines, sur d'autres elle s'attarde ; commente (les mêmes remarques reviennent) ; les émotions associées ; un jour je cesse de lui dire qu'elle se répète, m'amuse de ses éventuelles variations ; comment peut-on se répéter avec autant de spontanéité et de fraîcheur ? comme premières fois.

(6) elle a cette grâce, s'aimer — ça la sauve de tout.

(7) peu de nuances et le reste s'exprime, libre de tous détails ; en désordre, au hasard ; on croirait ouïr la voix des matières picturales.

(8) il nous arrive de nous confondre sur les anciennes photos.

(9) me dire qu'elle aurait pu avoir une autre vie ; je n'aurais pas existé.

(10) mère déjà.

(11) elle évoque l'effet sur le public ; sa folie crédible ; l'article dans le journal local ; je ne saurai jamais comment elle s'est retrouvée au théâtre dans ces temps d'austérité féminine ; elle est grondée par son oncle (son père est en voyage) : non tu ne seras pas comédienne, pas de ça chez nous.

(12) on s'arrête de grandir à l'âge des nostalgies.

(13) je la regarde comme étrangère ; si j'existe en ces temps, c'est enfant confisqué, orpheline déjà.

(14) elle détaille à chaque fois (donne des preuves) ; le récit tourne à la légende, comme irréel.

Tes odeurs pour dire le lien. Le temps.

Beyrouth l'été. Je suis l'enfant et tu transpires quand tu me portes. La vie sent doux. Je me sens sucrée.

Tu me serres contre toi après la douche. Me sécher, corps enveloppant. Et je te renifle sans bruit. Le cou surtout et la poitrine. Ton odeur, accentuée par l'effort. Ton odeur de bébé.

L'eau de javel, les produits ménagers. La maison n'est jamais assez propre. Tes mains s'y perdent, tes doigts. Je retrouverai l'odeur ta peau plus tard.

Journées de plage avant la guerre, les odeurs de sel et de crème solaire (et son goût quand elle coule). Les égouts par endroits (tu nous déplaces aussitôt). Les odeurs molles de nos sandwiches faits maison. Tu as prévu le concombre entre fromage et pain, ça désaltère tu dis. Je retiens tes phrases comme sagesse du quotidien. Et l'odeur

verte en bouche (le concombre tient à peine droit). Penser fruits ou légumes quand on manque d'eau.

Tu préfères les piqûres de moustique à l'odeur des spirales à brûler. J'admire silencieusement ton courage.

Tu fermes les fenêtres contre les odeurs de soufre et de métal, comme pour nous protéger de la guerre. Tu ne peux rien contre les éclats de son et de lumière.

Rentrer de l'école, deviner le repas. Dégôût à la seule odeur des plats sophistiqués. Tu es blessée, vous êtes des ingrats.

L'odeur de l'asphalte chaud, je la sens du balcon. Les échappements des camions, des motos. Tu as la chance des fumeurs à l'odorat tamisé. Le tien, comme mémoire sélective t'épargne parfois.

Tu ne pues pas des aisselles, tu es fière de n'avoir jamais acheté de déodorants. Je vérifie, confirme. T'envie.

Respirer c'est me remplir de tes odeurs, tout près et contre, comme petite de nuit — ton odeur repoussait fantômes et cauchemars.

C'est parfois les oignons frits avec nos sept épices, cuisiner avant la douche. C'est moi qui sens l'huile ? Tu voudrais que je le nie.

Le matin, odeur de café et d'allumette grattée. Les moments silencieux ont leurs odeurs. Je t'aime simple comme ça.

Tu m'as appris à renifler mes vêtements en cas de doute. L'odeur décide.

Quand tu plantes le beurre périmé sous mon nez. L'odeur en jugera (tu n'aimes pas jeter).

Les odeurs de ta coquetterie, laque parfums et crème. Ton rouge à lèvres aussi. Ta féminité me reste mystère.

Au seuil déjà la maison t'exhale, je suis chez toi. Accueillie.

On ne s'embrasse pas, on se renifle quand ensemble à nouveau — après des mois d'éloignement.

Je sais que je n'habite plus avec vous quand les pièces portent leurs odeurs — on ignore l'odeur de chez soi.

Fumée et odeurs de cigarette. Ton air boudeur quand je referme la porte de la salle de séjour sur vous deux. Mon sentiment coupable, vous aimerais-je moins que cette haine ?

Je me lave les mains à chaque fois que je touche l'argent. Tu ris et me demandes si je fais de même en France.

Un jour l'odeur de l'hôpital dans la chambre qui a senti poudre et parfum. Est-ce encore toi dans ce lit endormie ?

Je demande à ma nièce de me parler de l'odeur de ta maison. Mélange de bois (les meubles), de plantes (le balcon) et de cuisines. Peut-on approcher les odeurs d'un lieu sans penser les vies déroulées ?

Ta petite-fille me dit, je sens encore son odeur dans les chambres. Dans le salon. Partout, son odeur. Le soulagement de ma nièce m'émeut. Malgré nos nettoyages. Malgré le vide, ton odeur vit. Faut-il être enfant pour détacher l'odeur de la matière ?

Si l'odeur ne me vient plus, serait-ce t'oublier ?

J'ai écrit sur elle. Je n'ai fait que ça, écrire. Sur elle. Je ne me préparais pas, j'écrivais. Jamais je n'ai cherché à écrire sur ma mère, j'écrivais son mouvement, ses formes. Ses récits, discours continus. Écrire ma mère se passait de volonté, d'intention. Se passait de moi, ma mère poursuivant sa vie, se jetant entre mes doigts, dans ma langue. Pas nécessaire de prévoir lampe et silence. D'attendre. J'écrivais dans l'obstination du hasard. Pas nécessaire d'éclairer une partie de son visage, tel angle de caractère. Je l'écrivais décider (là, sa force). Je l'écrivais vivre, matière et contrastes. Dialogue de toujours, sans qu'elle en soit avisée, elle qui me reprochait ne pas « lui faire de mot » aux anniversaires, aux fêtes. Me relisant ses lettres, cartes colorées, feuilles à carreaux ou bouts de papier. Pas nécessaire, je connaissais ces textes par cœur. Mais je ne l'interrompais pas, j'écoutais frères, famille et amis lui témoigner amour, relancer l'admiration. Maladresse, erreurs de français souvent, grandiloquence toujours. Et émotion malgré tout.

Je suis aujourd'hui, geste arrêté. Devant elle comme en veillée ; qui d'elle dire, l'avant maladie, l'éclat malgré les épreuves. La vitalité têtue. Écrire sa lutte, les luttes répétitives. L'existence comme joyeux combat. La maladie, laquelle. La mort. Qui est ma mère parmi toutes ces elles. Pas de projecteur, pas de scène. On a appris à s'éblouir de peu, vivre de l'à peine. On faisait nos devoirs éclairés aux bougies, on lisait incertains, on dînait... faibles lueurs. Guerre ou immobilisme institutionnel, on a été élevés dans ce manque. Et le défi de saisir autrement, plein corps. Aujourd'hui encore, l'écrire avec cette audace. Regarder les mains de ma mère, ses joues, son sérieux à l'œuvre. Voir sans trop de lumière, nuances et détails. Voir en l'écoutant et par la peau, la caresse. Le dévoilement de ses odeurs. L'écrire dans ma bouche. Poursuivre ses voix, ne pas arrêter lignes et flou. Écrire ma mère sans braquer les mots sur elle, étirer ma vision comme yeux mi-clos, flottant entre dehors dedans, lointain et collé.

Aujourd'hui ma mère, comme présence d'écriture (projet et désir). Comment l'éclairer sans m'aveugler, ouvrir la pénombre de ses gestes, leur poids d'absolu. Aujourd'hui pour la

première fois, je m'apprête à. Je m'assois à table,
allume et attends.

Dans sa chambre, l'après-midi, sans heure précise. Elle ne s'intéresse plus aux montres, le temps s'est simplifié comme en enfance. C'est réveil / matinée / midi / après-midi / soir / nuit. Mots, voix, rires des autres, caresses d'à peine comme s'ils craignaient de la briser. Ils se relaient, se retrouvent ici, autour du lit. De son corps mou. C'est toux / nausée / insomnie / vide / honte / fatigue / sommeil / fouillis / peur / rêve / douleur / toux / nausée / toux / trouble / yeux qui se ferment quand on lui parle (ce n'est plus impoli, ça les rassure). Elle ferme les yeux comme de se retirer dedans pour ne pas prononcer, ne pas devoir. Ne pas savoir. Ne pas répondre, elle ferme la bouche aussi, ne pas manger. Vision des plateaux, assiettes colorées de fruits. Vision de bols, de bouillies, de nourritures liquides. Ils sont mouvements autour, dans sa chambre l'après-midi. Elle ne s'intéresse plus aux heures. Journées scandées de gestes alentour. La montre est dans le tiroir. Les heures ne sont plus vingt-quatre traits qui se suivent en rond, cercles enfermés ; elles

s'étendent maintenant, plages horaires. Souvenir des journées de plage. Les enfants, ces mêmes enfants qui aujourd'hui surveillent son corps allongé ; ces enfants qu'elle guettait allongée sur le sable, paupières alertes. Vision de son corps allongé, maillot de bain deux-pièces, crème solaire collante de soleil. Ses enfants petits, vigilance au plus jeune surtout. Le même benjamin qui à l'instant lui tend une assiette, et elle revoit ses mains de jeune mère qui désespèrent de le nourrir de légumes, de viande. Il approche la cuillère, elle secoue la tête, serre les lèvres, secoue. Pas de ça, haut-le-cœur. Toute nourriture dégoûte. Liquide ou plus difficile à mâcher. Elle repousse les mains de son fils, peau chaude de son petit. Et ses os à elle, corps mou. Dans son lit l'après-midi, dans son lit le matin. Et la nuit seule. En matinée, la journée, pourquoi sa chambre. Vision du salon, les fauteuils confortables, tables basses. Son salon plus agréable que cette pièce étroite encombrée d'une machine à oxygène. À sa droite, oser la machine et ses tuyaux. Ce monstre (elle ne le dit pas). Faire comme s'il n'existait pas à vrombir à côté. Les supplier de l'éteindre parfois. Sans, tu ne peux pas on lui dit. En face, la grande armoire en bois le long du mur. Placard central fermé à clef :

vision de ses bijoux, de ses billets. Les autres battants rabattus sur ses robes. Ses chaussures à talons, ses belles chaussures bien entretenues. Les tailleurs, vision de ses tailleurs derrière les portes rabattues. Couleurs ou noir et blanc. Ces chemisiers foulards en soie manteaux. Elle regarde, vérifier sa tenue. Chemise de nuit rose clair et cette inscription « élue maman la plus cool ». Souvenir d'enfance, les premiers tee-shirts marqués, revoir sa poitrine de jeune fille moulée de coton. Et aujourd'hui ? Près du lit, une jeune fille sourit. C'est gentil de sourire tout le temps. Sa petite-fille, la fille de son aîné. Elle ne la nomme pas (paresse de chercher), lui caresse la main. C'est gentil de sourire sans raison. Elle est heureuse d'avoir cette petite-fille qui sourit. Elle esquisse la forme d'un baiser sur les lèvres, vers la gentille jeune fille qui rit à ce baiser et rougit, surprise par ce geste qui désigne, émue. Le soleil est bas contre la vitre de la fenêtre. C'est l'après-midi dans sa chambre, elle ne s'intéresse plus aux détails, quinze ou seize heures, qu'importe. De la poussière sur la table à côté. Poussière, verre d'eau, cuillère propre. La boîte à médicaments (ils savent quand, quoi). Ils ont allumé la lampe de chevet. Dans l'angle à gauche, autre source de lumière, le lampadaire sur pied.

Ils évitent d'allumer le plafonnier, elle ne supporte plus la lumière de haut. Sur le plafond, des visages. Quand elle dort sur le dos, quand elle dort yeux ouverts, des visages, des corps sur le plafond. D'autres visages que les visages en journée, mains qui se tendent. Ils ne disent pas, ils veulent. Peur / fouillis / la peur. Quand elle dort yeux ouverts, yeux fermés, ouverts. Mou corps raidi, ne pas être arrachée du matelas par ses présences de nuit. Le blanc, de nuit. Corps retenu par la couette en coton. Confusion. Elle n'en parle pas, comment se confier sans mots précis, rien de précis ne vient. Langue gelée. Des mains de nuit, mains qui la veulent. Leurs sourires exagérés, ça réclame. Ce ne sont pas les sourires de sa gentille petite-fille. Des formes et des voix, ça parle la nuit (elle ne demande pas). On sonne à la porte, une visite pour elle. Elle ne se lève pas, ce n'est pas impoli. Ils s'occupent d'accueillir, elle les entend, formules vagues, lointaines. Elle entend, paupières passives. Son fils tente à nouveau, une bouchée, une seule, puis abandonne. Après des remous de mots, les pas s'approchent. Ils les accompagnent et bientôt la chambre grouille de gens. Amis ou famille. De fidèles voisins. Elle ne s'intéresse pas aux noms, ce sont des détails. Elle sourit pour qu'ils cessent

d'insister, qu'ils parlent entre eux, s'occupent. Visages, bras — comme. Des visages comme. Des mains comme. Sourires comme. Elle cherche, ça échappe. Ses efforts étonnés. D'inutiles détails. Comme et différents. Elle ne regarde pas, des visages. Corps comme. Doigts comme. Les bouches vives. Leurs yeux qui attendent. Yeux toujours attendent. Sourire contre. L'attente. Et ses doigts. Pendus.

Elle s'agrippe au drap du lit. Ongles comme griffes au bout des doigts amaigris. Limés, vernis rouge vif comme avant. Coquette jusqu'au bout. Ça glisse parfois, sueurs ou faiblesse des os. Elle semble alors effeuiller le coton pour l'attraper. Vieillir serait perdre prise. Elle s'agrippe au drap du lit comme d'enfoncer les mains dans la terre, ses mains racines. Ça bouge, se dérobe. Se clouer pour ne pas tomber, lorsque les jours sont séismes. Eux s'inquiètent de sa hâte à s'allonger. De ses refus obstinés. Muette devant les questions. Fermer les yeux, ils se tairont. Le sommeil est sacré.

Elle se raccroche pour eux, personne ne voit. Elle ne les reconnaît pas parfois, culpabilise de les confondre. Éviter de les nommer, ses enfants, seule certitude immédiate. Lèvres emplies d'amour, elle sourit. Elle sourit beaucoup pour contredire sa douleur, éponger leur tristesse. Remplacer les mots par la douceur, pour ne pas entendre ce soi insolite ; quelle autre grince dans son sang ? Elle se raccroche pour eux, docile. Recevoir les soins, ravalier la honte, mais qu'on la

laisse s'absenter, fondre dans l'imprécis. Matelas comme nuages où s'enfoncer. S'éloigner. Ni vivante ni partie, ce lieu blanc.

De part et d'autre du corps, les tuyaux crachotent, de l'air à sa droite, liquide à gauche. Comme voix caillouteuses, leur curieuse présence. Elle les regarde sourde, tire dessus parfois, pour comprendre ou jouer, elle a toujours joué. Ce ne sont pas des cordes, elle s'accroche mais à d'autres fils, d'autres liens. Lutter pour ne pas échapper à la vie : son simple, tenace devoir de toujours. De part et d'autre du corps, ces machines, fantômes entêtés. Elle ferme les yeux sur ses journées de résistance passive, d'encombrements médicaux. Faut-il autant, pour rester ?

Eux tournoient, inquiets. Elle fouille mots et gestes pour rassurer leurs visages comme enfants, de leurs peurs de petits. Crier pour chasser la mort, cette poussière qui la ramasse par miettes. Eux n'osent plus la serrer, ils touchent son bras pour l'embrasser, effleurent ses cheveux fins. Reculent parfois pour l'épargner. Inquiets. Leur peau se fige comme pierre. Elle fera ce qu'ils veulent. Langée de honte. Lavée, soulevée. Tend les veines aux étrangères en blouse, se retourne sur le dos pour

entendre. Ouvre la bouche, tousse pour l'examen. Elle s'assoit pour les médicaments, pour ces repas de fatigue, de dégoût. Le monde alentour répète. Veille.

Eux s'extasient dès qu'une phrase lui revient. Ou quelques pas. Quand elle dépose ses pieds, les jette au sol comme nageoires qui ploient sous sa maigreur. Elle semble enjamber l'abîme, se rétracter. Empêchée de tenir debout, droite. Le lit, son matelas. Elle aime ses enfants plus que sa vie. Les déteste de s'obstiner. Elle ne parle pas de sa douleur, son visage grimace pour elle. Ça va ? Tu as mal ? Là ! très mal. Et elle ferme à nouveau les yeux pour minimiser le visible. Il suffit de regarder ses cils le matin, les croûtes qui racontent ses larmes de nuits. Le front creusé de luttes enterrées.

comme aveugles, des voix

Chambre à coucher. On a éteint, la lumière est suffisante malgré les rideaux épais aux fenêtres. La mère est allongée, eux autour. Tuyaux au bout des narines, contrainte de rester sur le dos. Bruit continu d'un appareil à oxygène. À sa gauche entre lit et mur. Ventilateur de l'autre côté.

tu veux te reposer, qu'on te laisse ?

ils sont peut-être fatigués la regarder allongée
elle ne dort ni ne parle

ils ne savent pas comment se comporter,

elle n'est plus elle ils se disent parfois

(honteux de le penser)

tu ne travailles pas toi aujourd'hui ?

il demande pour la forme, on vient tous les
jours depuis quelques semaines

elle a un peu dormi tout à l'heure

impossible d'être sûre

elle a longtemps fermé les yeux

Même si je le voulais, je ne pourrais. Je ne trouve pas ma voix, je l'entends par instants comme ombre dans mes poumons. Je l'entends dans mes oreilles, arrêtée. Ce n'est pas une voix intérieure, je

*ne me parle pas. Je m'apprête à vous parler,
j'entends ma voix s'arrêter à un endroit.*

il faut la solliciter

elle ne fait pas assez d'efforts

elle nous comprend regarde ses yeux

tu nous entends n'est-ce pas maman ?

Khallass*

*Même si le voulais, je ne pourrai vous répondre.
Vous parlez à côté comme en présence d'un enfant
qui entend comprend comme il peut.*

comment tu te sens ?

je suis ici pour dix jours, impossible de rester
plus longtemps

ça a toujours été ça, sa fille vient et décompte
les jours

ses jours chez eux comme offrande, elle ne
changera pas

tu as bien dormi maman ?

elle est heureuse que tu viennes souvent
comme ça

plus souvent qu'avant en tout cas

même si ta mère ne dit rien, elle est très
heureuse

Khallass

*Vous parlez comme si je n'étais pas avec vous, et
vous autour de mon lit. Je fais claquer mes dents
pour m'entendre me taire, pour m'entendre vous*

écouter. Je bouge la langue, ne pas perdre l'attention.

tu as soif maman ?

elle secoue la tête, lente

elle n'a pas soif

les frères parlent entre eux,

ils ont tout perdu, banqueroute

rien, les économies d'une vie

ils parlent et regardent leur mère

ils attendent un mouvement vers eux

son retour parmi eux, comme elle avant

elle n'est plus comme avant, ils n'osent pas le dire

on a apporté le café et un verre d'eau glacée

le verre d'eau c'est pour elle, il faut qu'elle boive

elle n'a pas soif

elle dit

Khallass

Souvent je vous égare, vos voix se superposent ; je vous écoute ne pas vous écouter, je vous écoute pour démêler vos voix, vous reconnaître. Je ne cherche plus à comprendre. Vos conversations comme fils tendus vers vos prénoms. Enfants, petits enfants. Qui a ces intonations irrégulières ; quel timbre traverse à peine, échappe éphémère ; quel souffle m'étreint à chaque levée. Je vous

*cherche ; comme aveugle tâtonne, je touche vos
voix. Vous attendez la mienne, je vous entends
attendre mes réponses éraillées, ma voix apnée et
craquements. Si je me racle la gorge, vous vous
arrêtez dans l'attente de quelle phrase. Tant que
vous attendez, je ne trouverai pas les mots.*

je peux essayer de lui donner à manger ?

elle recrache tout

laisse-moi essayer

dégoût avant à l'approche de la cuillère, elle
fait la moue

plus fort qu'elle, ça rejette tout

tu as toujours aimé le taboulé téta**

trop acide pour son estomac, non ?

le médecin a dit qu'importe, tant qu'elle aime

le visage tout près, une belle petite fille

sa petite-fille

on rit des astuces de la gamine

quatre bouchées, elle a réussi

c'est avec téta que j'ai mangé ma première
pizza

la peau des joues sous les doigts de sa grand-
mère

(on est émus, on fait comme si c'était attendu)

elle est douce cette petite fille

cette petite sourit tout le temps ou rit, elle lui
plaît

on a repris l'assiette, elle peut fermer les yeux
elle dort, tu crois
personne n'ose vérifier ou quitter
on attend

Khallass

Sourire serait ma nouvelle voix ; vous êtes rassurés, je sais encore sourire. La machine couvre les mots quand vous parlez bas. Je vous entends à peine. Vous parlez de moi parfois. De maintenant ou d'avant. D'un avant joyeux, vous riez. Vos rires comme d'autres voix. Je n'entends plus quand vous parlez de maintenant, vous parlez bas comme honteux ou coupables. Vous dites à ma place alors, démunie dépendante. Vous parlez médicaments nourriture et sommeil.

elle recrache les cachets aussi
tu peux revenir demain ? elle mange avec toi
la petite est fière, elle regarde ses parents
après l'école alors
quatre bouchées, c'est déjà ça, mieux qu'hier
on raconte des souvenirs d'enfance
on parle aussi de guerre comme d'heureux
souvenirs
on la revoit créer sa crèche, plus grandiose
tous les ans
on n'ose pas penser au Noël prochain

on parle de ses pâtisseries ses plats sa
générosité

on rit d'anecdotes ressassées, l'humour la joie

il faut qu'elle mange, ça ne peut pas durer

tu as envie de quoi demain ? ce que tu veux
maman, mais dis !

Khallass

*Vous répondre, je ne peux. Je ne trouve pas ma
voix, je l'entends par instants comme ombre dans
mes poumons. C'est peut-être ça mon cancer, des
ombres cumulées.*

* Khallass = ça suffit

** tэта = mamie

, tu lui dis tu peux tu oui tu peux peux ; tu lui dis ; tes épaules tes bras, bras sous ses aisselles la tenir et toi tu tu tombes sans bouger tu tiens tu et et tu verras après, toi on verra après / elle dans tes bras elle ça ça fixe le désarroi des fins ; je fais quoi maintenant elle ne dit pas, langage arrêté je fais quoi quoi la suite ne dit rien tremble et fixe / te dit ça sans parler je fais quoi c'est quoi après ; elle ses yeux qui t'ont appris aimer elle t'a tout appris ; là là elle sa terreur devant quoi l'immense attente mais mais quoi / tu n'oses pas demander : tu vois quoi mama quoi ne prononce pas — ses yeux te supplient : tu sais toi médecin ça sait tu as toujours toi dis quoi je fais quoi elle ne parle pas loin déjà mais te regarde comme d'appeler de près si près / tu réponds tu parles tu lui parles toi ça permet ne pas pleurer — mama mama tu peux mama tu oui relâche ; tes yeux comme douceur s'entêtent poursuivent, tes yeux la porter toute petite aujourd'hui blanche affolée et tes bras épaules tout tout toi elle contre toi son poids d'amour gravité / tu souris pour que ce soit oui ça qu'elle

emporte ça ton sourire tes yeux qu'elle t'emporte
toi tu souris que ce soit ça ton sourire la dernière
chose qu'elle verra ton sourire comme cri mordu
ton sourire l'élan qu'elle n'a plus / sa bouche
tremble aide-moi please aide-moi elle ne dit pas
muscles refermés sur toi tu ne dis rien mais,
mais tant de paroles les mêmes sans d'autre
silence que le souffle de dehors ; pleurer sera
après, pas tes larmes à poser sur les dernières
images pas ça non, ton sourire faux la force de
sourire elle aura ça elle sait le coût de sourire
faux quand l'amour que c'est de sourire alors là
— elle pèse sur tes genoux contre toi son corps
densité et ton amour d'amour énorme ; elle
supplie et regarde et regarde / tenir
accompagner tu ne penses pas ton courage
monstre tu ne penses pas tu aimes tu fais, gestes
entiers tu es pour elle là là elle tu ne penses pas
la trace de son poids dans ton sang toi son sang,
tu la porteras toujours contre tout contre là ; on
verra après pour toi après, là son moment
l'absolu, toi tu fais ton sérieux l'intense amour
sérieux — c'est elle elle et après qu'importe
après / que dire à ses yeux et maintenant à ses
ongles dans ta peau elle s'accroche ça accroche et
serre comme elle peut ; elle pèse si maigrie et la
bouche qui commence et doute et s'effondre

l'aspire, ne dit pas — partir mama tu peux ; tu dis
et ton sourire pour pleurer comme en cachette
de toi, sourire l'amour : tu peux oui ; tu ne sais
pas ce qui de toi part aussi, avec elle ; toi on
verra on verra après qu'importe toi après / elle
qui supplie sans savoir éteindre, te regarde
répète muette s'accroche s'accroche te griffe te
fixe s'accroche supplie s'aveugle — et puis et,

— son benjamin lui le benjamin, son petit,
sans sans bruit sans il pleure sans larme sans
lui ; sanglots comme grimaces de silence
l'insensé dos de statue / il ne pleure pas monstre
grimace et ça fend le visage ça fragmente joues
peau, larmes terribles comme douleur — ça, ça
n'est pas humain les pleurs sa souffrance devant
défait, fils seul seulement fils et enfant et débris
et elle corps son corps ce matin la vie et
maintenant là, le maintenant funèbre / sa peau la
peau si blanche allongée marbre lit, lui ne
s'approche pas lui de loin, tout brisé — définitif
de loin déjà si collé — sans bruit immobile
comme elle comme un saut et rien quel réel,
mama qui pour dire le benjamin après, ensemble
quoi quel nous rompu / sa voix hurle et serre
serre ne s'entend pas hurle dans sa tête, c'est sûr
sûr elle descend hurle dans sa tête sa voix

perpétuelle pour toujours ; visage à terre lèvres retournées, l'impossible tout figé crispé sans bruit salive et morve ce qui coule de lui ne se vomit pas et vertige terre palpite à ses pieds / il pleure mais ce n'est pas — sans bruit ça hurle se déforme — larmes figées sur la paupière du bas, mama et sa main tendue quel futur sans ; l'air monstre achevé et les yeux claques, gelés yeux ne se referment pas / il ne bouge pas ne parle pas comme avalé de cris, sa main la main de loin —

; je suis arrivée après comme souvenir déjà depuis toujours après — de corps incapable l'absence devant avant, ton lit vide et la chambre rangée de cet ordre dévasté ; j'arrive après toi après la présence, revenue revenante hantée, me manque corps le corps ton corps mama et le lointain toujours arrivée comme seuil / ton corps mémoire déjà la chaleur de ton corps ses odeurs odeurs de ma mère sucrées pleines ta main tes mains sacrées ; mama ta douceur l'infini — définitif — lit chambre lit lit, privée de toi privée arrêtée / monde m'étouffe et les gens eux les gens bruyants qui te pleurent t'absentent me cessent ; j'arrive après j'arrive morceaux, ça ne finit pas c'est lit vide nostalgique déjà et lumière

de vent et moi devant noyée débordée sans toi /
on me raconte on me dit les frères on me raconte
l'ambulance pour nous cette fois on me dit le
silence après le silence l'ambulance mère
conduite vers où emportée — j'embrasse les
draps lavés déjà déjà tes plis effacés tes odeurs
imprécises certaines tu n'abandonnes pas ; ma
main lisse ta présence séparée, ce qu'il reste, tes
phrases perdues nos phrases ici partagées et ici
aujourd'hui sans toi, mes doigts et affirmer
poussière de toi encore déposée, mains sur les
fantômes de tes odeurs elles battent encore
comme pouls de silence impossible sans toi
l'impossible tout ton parfum de bébé tes
couleurs et ta voix fantômes en creux de vie / le
vide il n'y a pas de vide il y a ton lit le lit et toi
comme présence de ciel intouchable, je n'ai pas
été là — le jour glisse transformé les mots
passent mes prières d'enfant ton enfant ta fille ;
j'écris l'ambulance que je n'ai pas entendue
j'écris j'écris soubresauts j'écris le silence depuis
et toujours quelle suite réciter sans toi mama tu
ne meures pas l'attente arrêtée seulement — je
vois les frères je pleure arrivée après, forme
devenue sommeil des rêves comme infimes
reflets et te rattraper — pardonne-moi je
t'entends et ton rire et ma langue hantée les

mots tes mots, je te cherche te cherche langue
langue mère l'enjeu ma promesse vivre vivre et
tu ne meurs pas.

Elle aurait écrit ce livre en arabe. Elle se serait appliquée, non pour la lisibilité mais pour la beauté du geste. Elle l'aurait écrit pour ses enfants son mari ses parents. Par amour comme elle le dit de tout mouvement entrepris. Non pas pour qu'ils lisent ses mots, mais pour leur parler autrement, en une conversation silencieuse. Elle aurait écrit comme elle a appris à écrire, avec le sentiment de dessiner. De prendre place. Comme de marcher dans la neige et se retourner pour voir sa présence dans les pas filés derrière elle. Elle aurait écrit comme elle cuisine, reçoit, s'habille ; avec la même attention, sans hiérarchie. Elle se serait appliquée pour ne pas corriger, n'aurait pas douté. Pas de brouillon, juste des ratures, mais aux traits impeccables. Elle aurait pris le temps, tracer les lettres avec le soin minutieux que mérite chaque ligne, chaque courbe, comme si leur forme portait le sens. Elle se serait arrêtée pour regarder la page pleine, le sourire satisfait du travail accompli. Elle aurait ensuite tourné la feuille, mouillant son index — geste superflu, mais essentiel au rituel. Faire

ouvrage, comme pour tout. Écrire pour elle, c'était faire. Elle aurait ri en relisant ses mots plus tard, surtout les plus dramatiques. On l'aurait écoutée lire, émus par sa voix sans se laisser distraire par la gaité — la joie, une de ses grandes valeurs.

Elle aurait conservé ses cahiers dans une boîte, les aurait oubliés des années au fond du placard. Sa mère cachait ses économies sous le matelas, elle sait depuis l'enfance qu'aucune cachette ne protège. Dans la boîte transparente, elle aurait aussi gardé des lettres, aussi précieuses que des photos. Lettres, cartes ou mots griffonnés — tous ces messages qui auraient fait lien. Présences aussi fortes que les images mais différemment. Elle aurait pu écrire ce livre, consciente de la puissance des mots. Même graphie soignée que celle de ses listes quotidiennes, de ses recettes. Mais l'aurait-elle écrit ?

Elle n'aurait pas écrit dans le style de sa fille. Aurait relaté une toute autre histoire, sans mentionner sa dernière maladie. Elle avait survécu à d'autres cancers, pourquoi s'attarder sur la fin. Elle aurait voulu lire, entendre ses années actives. Elle ne se serait pas reconnue

dans les textes de sa fille. Ça parle de qui, elle aurait demandé.

Avant, elle lisait les carnets de sa gamine. Poèmes ou fragments de son journal intime. Elle cherchait sa fille surtout, la regarder réfléchir, ressentir. Comment grandissait sa petite. Et ses préoccupations. Se rassurer sur son bonheur, penser sa consolation. Mais sa fille n'écrivait pas pour être lue. Quel intérêt d'écrire pour ne pas être comprise ; elle n'écrirait jamais comme elle. Pas dans une langue apprise. Le français n'est pas langue maternelle, même s'il est aussi proche qu'un membre de la famille, depuis toujours à leurs côtés. Des textes de plus en plus opaques mais exposés, visibles du monde. Où est passée la pudeur de son enfance ? A moins que cette opacité ne soit une forme de cachette. Elle la comprend de moins en moins, pourrait y voir une sorte de mépris. Suffisance que cette langue étrangère poussée à plus étrangère encore. Elle aurait préféré des mots accessibles et aimants, que sa fille écrive des textes ordinaires, comme les messages des cartes d'anniversaire ou de fêtes. Dans l'esprit des lettres que ses proches lui ont toujours adressées. Si simples et directes qu'elle les retient pas cœur et les relit pour les

retrouver, comme un enfant ressasse les mêmes pages des histoires pour sa plus grande joie.

Elle ne se serait pas reconnue dans les textes de sa fille. Ça parle de qui, elle aurait demandé.

partie 2

guerre et perte

Aujourd'hui on t'a demandé des souvenirs comme on sollicite un avis. Qu'avez-vous connu vécu pendant cette guerre ? Aujourd'hui le silence des images impossibles, dix ans de guerre pourtant. Il ne te reste que bruits. Tellement de bruits que vie et corps s'estompent à la seconde de la question. Et la seule certitude, tu n'en sais rien. Si tu écris autant la guerre, c'est parce que tu n'en sais rien. Plus de dix ans d'étourdissement complet. Et la suite, à distance. Protégée, coupable. Tu n'as pas connu les cinq dernières années comme eux qui n'ont pas quitté. Tu n'as pas vécu la fin de la guerre sur place et c'est comme si elle ne n'était pas terminée. Une obsession, écrire cette guerre absente des manuels scolaires. Cette guerre fantôme. Qu'aurais-tu à en dire si tu n'en sais rien.

On vit apparaître les premiers barrages. Milices et fusils au contrôle, sans autres choix que de s'arrêter, tendre nos cartes d'identité, répondre aux questions. Attendre derrière les vitres baissées des voitures, demander aux regards, on ne voyait que des yeux derrière les cagoules certains jours.

On vit des routes se fermer, horizons raccourcis. Les habitants se replier chez eux comme marées incertaines, les villes devenir éclats et bruits. On pouvait voir les bruits, mitrailleuses obus effondrements. On voyait des immeubles tomber, d'autres se trouer, perdre des étages. Certains véhicules carbonisés. Des corps saccagés. On voyait la poussière s'alourdir de cendre. Le soleil s'enfoncer derrière d'autres astres.

On vit des gens désertier leur domicile, quitter avec l'essentiel, rapidement comme honteux de chercher refuge ; promettant aux murs et aux portes de revenir. On voyait le ciel perdre son

bleu, de faux nuages durcir l'au-delà. On regardait le pays sur de petits écrans imprécis, on voyait les quartiers se ressembler, se confondre. On décomptait plus de milices dans les rues que de gens.

On vit des enfants prendre les armes comme on dit (mais n'étaient-ils pas eux, pris ?). Les camps militaires remplaçaient l'école. On voyait ces enfants devancer la vie. Apprendre à tuer ou mourir aux combats, monde coupé en deux (ennemis ou alliés). Tous ne connaîtront pas la majorité. On voyait des luttes fratricides détruire les familles, des bâtiments voisins s'affronter. Des amis s'entretuer au nom de leurs partis.

On vit Beyrouth se diviser en deux (l'est l'ouest). Le pays comme schizophrène démultipliant ses frontières, lignes de démarcation, de front, de combats. On écoutait une langue s'inventer dans un quotidien sans nuance. On voyait se déployer de nouveaux armements, véhicules blindés, artilleries. On vivait entre explosions, voitures piégées, enlèvements, attentats, tirs... destruction.

On vit le quotidien nous enfermer ; chez soi ou dans les abris. Les couvre-feux creusaient les journées. Nos gestes ordinaires désormais aléatoires. L'essentiel ? On voyait le temps nous échapper dans ces espaces de captivité.

On écoutait radios, commentaires, discours. On vit intervenir d'autres pays. On ne cherchait plus à savoir. On oubliait de compter les années, ça nous semblait superflu, il fallait attendre, espérer ; on priait. On regardait l'Histoire, tout nous semblait déjà écrit.

On cherchait parfois, comprendre le dessein divin. On vit notre lien à la mort changer. Et à la vie.

Instants blancs de bombes instants de nuit blanche trop de bombes jetées. Nuit de trous reliefs d'autres couleurs éclairs acier. Ciel envahi ciel comme mer feu et cendre. Averses de bruits d'étoiles foudre sèche. La voiture tangué lâche penche la terre comme mer et furie. Terre molle étouffée. De quoi j'ai peur bombes mort bruit des reproches de ma mère peur de la nuit de seule traverser les villages de nuit peur de ma mère ses questions. Bruits de près, tout contre, partout ça siffle s'abat arrache. Bombes autour en face derrière sur le toit, voiture comme ouverte et corps assiégé. Carcasse. Monde tremble s'effondre, sol décombres. Je brave le couvre-feu rues vides, sirène patrouilles au loin. Fracas de l'air ciel terre bombes sans fin. Silence pendu sans souffle mon corps trous d'heures lourdes contours effacés. Peur des longues rues vides de traverser les bombes. J'ai peur qu'on le sache comment justifier sur les routes interdites et dire parcourir villes et villages pour le voir lui, comment expliquer et banaliser ne pas faire peur à mes parents capable comme ça pour un soir de

sortir risquer ma vie pour une soirée. Ciel en griffes soleil et lune embrasés et bombes fumées éclairs. Monde secousses et coups répétés, chemins de gravats sans repère. Le ciel crache tombe éclate. Bombes. Bruits par séries, tirs de lumière feu et rues creuses. Chutes de bruit de lumière d'odeurs. L'air carbonisé bat visible. Chute. Ma mère à la porte ma mère au balcon ma mère qui attend que je ne peux appeler je n'ai pas peur de maman comme du bras droit de mon frère car je redoute sa violence à lui quand nous nous battons je n'ai pas cette peur de maman elle ne frappe pas j'ai peur de la décevoir je sais la puissance des mères. Pilonnage de murs toits routes, vie se referme, où se cacher. Bombes ou orage que ces obus et les éclairs sur le monde. Formes se brisent ça siffle explose puis silence de surface. Je survivrai. Longtemps les traces dévastent l'horizon. Kilomètres de volant en roue libre que ça roule m'emporte plus vite que destin ma voiture piètre refuge de plastique. Le fer est dehors au-dessus autour. J'ai peur de ne pas contrôler que trop de vitesse me tue avant les bombes peur d'aller plus vite que les obus ou que la mort aille plus vite que le meurtre parce que la guerre meurtre aveugle je le sais et j'ai peur d'être vue par le hasard, il tombe sans raison et

comment anticiper le hasard échapper à sa frappe et craindre que ce soit mon jour n'importe quel jour est un jour possible mais je ne veux pas mourir sur la route pas entre nos deux maisons pas dans la fuite pas dans le mensonge dévoilé pas sans mon secret. Pas de combats de rue pas de milices pas de balles pas d'humains visibles, ça se joue de loin éclate tout près ça surgit explose incendie. Pas de tirs pas de grenades les bruits tombent comme de plus haut encore, pierres de toujours plus haut. Voiture plus solide que draps mais je roule sans la sérénité éprouvée petite sous les draps, à me cacher dans la transparence du coton. Ce soir la ferraille effrayée sursaute grince et proteste elle ne va pas droit, je compte sur mes mains pour me ramener chez moi mes doigts raidis. La démesure. Bombes et menaces audibles visibles, phrasés sans langage. Je connais, j'ai regardé la télé mais ce soir aux prises de l'informe. Paradoxe du commun grotesque sans présence humaine, réel de guerre illusion fabriquée. Il a insisté reste c'est folie de quitter maintenant mais rester rester et que dire et comment laisser mes parents sans nouvelles chaque silence provoque la peur du définitif. Bombes et flambées rafales de loin parfois. Tonnerre

précipité bangs déflagration. Le ciel par petits morceaux débris de vie en feu. Monde gronde claqué explose. Et le trouble toujours ne pas discerner penser orage par exemple ces obus que j'entends leur frappe, mais le regard de ma mère pli de ses lèvres, peur de son dos tourné de sa retenue et ses larmes. Ciel traînées et ombres. De faux nuages sans mouvement, le plomb pèse immobilise. Pays désordre chaos. Monde de monstres aux visages enterrés. Nuit pénombre éclats braises. Lumière rouge de vacarme chaos et soufre. Je monte la musique les Doors je ris quelles portes s'ouvriront ma descente folle je monte le son et les Doors rythment les bombes sans me dire à quelle distance elles explosent je chante pour n'entendre que ma voix que ma voix me protège compter sur ce miracle-là puissance d'une voix qui chante faux faux à briser le ciel et détourner ses obus.

encore plus bas ces mots

On a des chansons. On écoute les nouvelles, les annonces de couvre-feu. Mais on passe aussi les chansons. Certains préfèrent Sabah, tant qu'à faire autant chercher la joie. D'autres se raccrochent à la gravité de Fayrouz comme pour pleurer plus librement le réel. On danse quelques fois, maladroits amnésiques.

... ils me retenaient, ils ne disaient rien, ils pesaient dans mon corps. Ils me contenaient, me retenaient et toujours se taisaient, ça évitait les questions. Ils riaient, souffraient, se sacrifiaient... ils m'attrapaient. Ils étaient là pour moi, je faisais leur joie. Ça me suffisait, me maintenait. Famille, proches, patrie — j'appartenais.

On voit venir de nouveaux voisins, on les voit s'installer. On les entend. Parfois on ne les voit pas mais ils sont là. Six étages et le rez-de-chaussée. Le sous-sol. Le voisinage comme deuxième famille. Sans certitude de stabilité, on les voit quitter, se faire remplacer. On perd contact avec certains, d'autres reviennent

prendre un café et des nouvelles. L'immeuble comme maison aux pièces disparates. On a été les pionniers, l'immeuble se construisait encore, il a fallu habiter (contrainte de guerre et d'exil forcé). On veut garder ça, le prestige de l'ancienneté. On se débrouille pour accueillir les nouveaux occupants.

... il fallait rendre visite, les voisins étaient gentils. Nos compagnons de tous les jours. Il fallut accueillir mais ça ne suffisait pas, il fallait inviter — café et gâteaux, entretenir le lien. S'entraider, parler. J'écoutais ces assemblées d'adultes. Je faisais partie, ça me retenait.

On se fait l'amie du sixième. L'unique, elle ne veut pas connaître les autres étages. Une veuve très coquette au goût classique. Elle drague un peu les hommes, sobrement irréprochable, elle tient à sa réputation. On fait semblant de ne pas la voir séduire notre mari. On est amies. On ne va pas chez elle, elle se débrouille, anticipe les visites, nous rejoint. On aurait envie de connaître ses meubles, voir sa cuisine et dans quelles tasses elle sert le café. Son lit, son miroir du matin. On voudrait ouvrir ses placards, vérifier la taille de ses vêtements. Regarder dans son

frigidaire. Tous détails qui nous ferait comprendre sa vie solitaire dans ce grand cinq pièces. De l'entrée de l'immeuble, on aperçoit par moment sa tête impeccable (elle va chez le coiffeur les mardis et vendredi matin). On sait qu'elle regarde le quartier de son balcon haut comme de nous éloigner d'un doigt qui surveille. On a été présentée à son fils unique, il sourit peu. Elle le voit le dimanche, parfois la belle-fille vient aussi. Elle nous raconte leur difficulté à avoir des enfants. On n'ose pas donner d'avis, on ne sait jamais avec elle.

... ils parlaient de ma chance, mes atouts comme monnaie et garantie. Ils me déroulaient sans trembler un avenir brillant — poussiéreux, usé avant la vie. Je me savais extérieurement sans parler encore ma langue. Je ne pouvais me séparer, ils me retenaient, ils m'aimaient.

On ne défend pas l'amie du sixième quand la voisine du premier étage la traite de prétentieuse. Mais on n'en rajoute pas, on ne veut pas être la mauvaise langue. On n'admet pas se sentir privilégiée (sa seule amie). On est d'accord avec la voisine, elle est hautaine mais on l'envie, on voudrait comme elle ignorer les gens

de l'immeuble. Avoir ce choix. Nous éviter les visites quotidiennes du premier. La facilité du premier à nous solliciter pour ses besoins de tous les jours. Ce trop familier qui envahit. Tout de cet étage-là nous est accessible, les odeurs des plats. Le salon chargé de meubles et de bibelots. Les cris des enfants, leur plaisir à partager les disputes. Les tapis au sol chargés de motifs, couleurs foncées. L'absence de lumière par excès d'objets. Les rideaux, l'étouffement probable. Tout d'eux, excès et désordre. Chaque parcelle de l'appartement autant que les mots de la mère, le débit de sa voix aiguë.

Tu n'aurais pas un citron ? Je cherche un marteau, je ne trouve pas le nôtre. Tu connaîtrais une recette légère de maamouls ? J'ai besoin de ton avis sur un problème intime, je te fais confiance. Tu regardes toi ce feuilleton ? J'ai raté l'épisode d'hier tu peux me le résumer ? Ma fille ne comprend rien aux maths, tu penses que ton fils peut l'aider dans ses devoirs ? Tu sais où je peux acheter la viande à un prix raisonnable. Ça ne te dérange pas que je me confie à toi ? C'est intime mais je te le dis comme à une grande sœur.

... ils avaient besoin de moi pour être heureux. Ça me retenait. Il fallait entretenir les apparences, jouer à la fille qu'ils voulaient. Il fallait les rassurer, m'inventer autre. Me cacher. Ou m'échapper ?

Voisins comme famille. Et les énigmes parfois. On ne sait rien du cinquième. Ils refusent de nous rejoindre quand ça bombarde. L'abri est au sous-sol de l'immeuble, tous les étages sauf eux. On ne les connaîtra pas, même s'ils font partie des anciens comme on dit. On a vu passer les meubles le jour du déménagement. On se souvient n'avoir rien distingué, tout ayant été soigneusement emballé. On aperçoit les sacs de courses tous les samedis. Ils ont ça, la régularité de l'ennui. On regarde leurs tenues (le sport chic des jeunes bourgeois), on ne voit pas leurs yeux derrière les lunettes de soleil par tous temps. Ils sont deux, on ne les entend pas se parler. Un couple sans enfants.

On en a quatre, trois garçons et une fille. On les a installés au troisième. À peine éloignés d'eux, un étage c'est facile même sans électricité. Ils ont des chambres séparées et un salon pour recevoir leurs amis. Une cuisine avec un frigidaire (il nous sert aussi à stocker les

réserves) et une table d'appoint. L'évier et quelques vaisselles de dépannage. Leur appartement est comme dortoir, le reste se passe dans le nôtre. On les appelle pour les repas, on a installé un téléphone intérieur (on en abuse par fierté, dans le pays les lignes externes fonctionnent difficilement). On récupère leur linge, on fait leur ménage : ils font des études. On essaie de leur simplifier la vie, grandir en guerre, c'est déjà bien malheureux.

... la guerre aussi me retenait. Je n'ai pas quitté à cause d'elle, je ne pouvais pas, elle l'empêchait. Il fallait durer auprès de la famille, s'entretenir solidaires. Fragiles et puissants autour d'un même absolu. La résistance au sort en partage. Être à la hauteur du destin. La guerre nous soudait. La guerre me tenait dans sa surdité. Je me retenais, m'obstinais à leurs côtés, même combat nébuleux.

Peut-on parler de chance ? Le quatrième par exemple, un étage maudit. Les locataires changent sans nous laisser le temps de les approcher. Les mouvements se résument à des valse de familles et de mobiliers. L'instabilité des locations ? On n'a jamais vu le propriétaire. Seul le concierge le connaît.

Le concierge, sa femme et leurs trois enfants en bas âge. Ils occupent le petit logement de fonction, au rez-de-chaussée. À droite de l'entrée de l'immeuble. L'ascenseur (souvent arrêté, coupures nationales d'électricité) est à droite ; l'escalier au milieu. Ils ont la charge de l'entretien des parties communes. De la sécurité (fermer le portail de nuit, l'ouvrir à six heures du matin). Les messages parfois. Le couple se partage les tâches. Et la permanence. Leur porte entrouverte en journée sur la télévision allumée, sur un canapé, quelques chaises et des jouets. Les gosses traînent au seuil comme prisonniers devant des fenêtres qui respirent le ciel. On leur donne un bonbon, une caresse. Les plus grands hâtent leur bonjour de politesse volontaire. Impossible de traverser l'entrée de l'immeuble sans certains de leurs yeux.

... ils ne me retenaient pas en le disant. Ils ne demandaient pas. Ils n'avaient pas besoin. Il leur suffisait de m'aimer, ça ne me laissait pas de choix. Ils n'interdisaient pas, ils me regardaient me cajolaient me nourrissaient. Ils ne me disaient rien, ils parlaient de moi et les voisins approuvaient. J'étais favorisée, la guerre serait provisoire, il y aurait l'après. Ils m'enfermaient

sans intention. C'était plus simple que ça, plus immédiat. Ils m'épuisèrent d'attente muette mais bruyante ; je leur devais reconnaissance. L'inexorable. Je ne quitterai pas.

Et plus bas, les parties cachées. Plus bas, l'appartement improvisé abri. Jamais loué, souvent envahi par nos bousculades, même quand on résiste à la panique. Ce lieu de preuve : le voisinage est famille (sauf le cinquième). Les efforts collectifs en accentuent l'étrangeté : meubles disparates, doublons parfois. Ou manque qu'on se promet de combler. Disproportion, disharmonie, présence humaine. Notre abri, essentiel.

... ils ne me voulaient pas otage, leur amour me sanglait. Ils m'aimaient, le répétaient. Ça m'attachait plus fortement encore. La guerre n'aidait pas à la séparation, elle nous soudait. Tribu à vie. Tout mouvement eût été trahison, abandon. Elle surtout. La voix de ma mère, ses gestes. Je n'avais pas besoin de plus. Qu'elle soit elle me suffisait. Je restais, consentais. Je vivais entre deux. Je vivais deux.

Mais plus bas encore, les salles techniques. Tableaux électriques, réservoirs de fuel et autres machineries. Les cafards. Les toiles et les araignées. On se demande si des chauves-souris s'y cachent. Les fourmis sûrement. On ne rentre pas sans torche. Mais on ne regarde pas les détails, juste de quoi poser son corps. On n'y va pas sans prévenir (si je ne suis pas de retour dans un quart d'heure...). On ne referme pas la porte, on bloque le portant contre le coup de vent. On rentre doucement comme pour surprendre les mauvais esprits. On porte des chaussures fermées (on les retirera au seuil de chez nous, ne rien ramener d'en bas). On se force à se rendre dans ce plus bas encore, vérifier que tout fonctionne, quand à l'étage ça dysfonctionne. Et parfois c'est simple, il suffit de remettre en place le disjoncteur. On se force à descendre vérifier. On se force parce que personne d'autre ne veut s'y risquer. On se demande à quoi servent les hommes dans ces moments-là. On ne dit rien pour ne pas en rajouter. Que nos enfants respectent les pères. Le silence parfois et retenir plus bas en soi, encore plus bas ces mots qui feraient mal. On n'est pas comme ça.

... je pensais que rien ne me retiendrait. Personne. Il le fallait, quitter. Longtemps je pensais être partie, je ne voyais pas le pays me retenir. Mon corps avait voyagé. Le petit sac à dos avec le peu d'affaires. Une fugue en apparence réussie. Ils avaient été surpris, effarés. Je pensais avoir quitté. Passifs, ils m'avaient retenue ; en apparence séparée d'eux. Ils m'avaient empêchée sans m'arrêter. Comme toujours, je demeurais loin de moi ; au plus près d'eux. Ils sont comme ça, ils le font par amour. Cette espèce de religion incarnée.

tu quittes pour les cours, dernier coup d'œil sur le miroir, prête avant l'heure tu peux prendre le temps, toi face à toi dans le miroir, coquetterie de tes vingt ans ou petit réflexe, dernier coup d'œil avant la journée ;

tu vois tes yeux isolés, tes yeux se refusent, tes yeux et ce rien qu'ils renvoient, te dépêcher, produire des mots, engager le sens, empêcher tes yeux de se séparer de toi, glace devenue écran, elle ne reflète pas, devenue statue d'images lapidaires, le défilement continu ;

tu vois ton école d'ingénieur, une classe, le cours de physique c'était hier, tu vois l'ennui dans l'atonie de ton corps, lourdeur de cuisses dans le bois de la chaise, troisième rangée au centre, le relâchement des mains posées sur le bureau, ton cou enfoncé ;

tu vois tes camarades d'école, les élèves du premier rang, sourcils immobiles, yeux endurcis, la détermination des mâchoires, leurs épaules relevées, sur la défensive contre tu ne sais quelle attaque ;

tu vois des pieds bouger, scander le temps de battements nerveux, impatiente jeunesse, le parquet grince sous les pas du professeur, il se déplace sans cesse, tu vois la poudre des craies voile blanc sur le tableau, sur les meubles, l'odeur du bois est éternelle, pupitres aux identités provisoires signées par les élèves qui s'y succèdent, superposition d'arabesques gravées aux stylos, aux compas, indélébiles mais éphémères marques d'appartenance, on ne fait que passer ;

cinq filles dans cette classe qui prépare à des métiers d'hommes, mais de nos jours ce n'est plus pareil, une fille aussi ça peut faire ingénieur, c'est même très bien de faire ingénieur, cinq filles parmi quarante-cinq garçons, princesses éparpillées, efforts de coquetterie pour échapper aux poncifs, même la laide Olga au charme étrange, votre cause : pardonnez-nous notre intelligence, élégance, sourires et éclat lestent les rangs de présence, vous leur êtes précieuses pour de mauvaises raisons ;

l'école aux larges poteaux en béton gris, tu vois l'irrégularité du béton, ta main glisse le long de leurs façades pendant les récréations, ta peau joue à s'écorcher dans leur rugosité, tu vois les

escaliers extérieurs, marches où vous avez tous posé pour la photo de classe le jour de la rentrée, de futurs ingénieurs posés dans leur choix, tu te vois sourire pour la photo, tu souris facilement, visage droit devant, il y a plus de deux ans, tu as dix-huit ans, tu es intimidée, bouche retroussée à gauche, ton sourire emprunté, tu es excitée, tu n'as pas voulu être ingénieur, mais tu aimes ne pas savoir, relancer l'inconnu, tu espères contre toi, espoir contre vérité, tu regardes l'objectif, tu as ce regard oriental qui recule les horizons, tu regardes le photographe, c'est le seul que tu ne vois pas ;

tu vous vois : cinq filles, quarante-cinq garçons, promotion de futurs ingénieurs, tu vois tes parents, le discours de leurs yeux, fierté et admiration, tu te vois sur les marches en béton gris, une fille, cinq futures femmes ingénieures, tu t'entends rire trop fort, tes éclats, tu opposes ton impertinence au sérieux universitaire, tu tiens à ça, ton compromis a des limites, oser ta singularité si tu acceptes le reste ;

ta vie défile devant toi ce matin ; serais-tu en train de mourir ;

mektoub on ne décide pas, on est sans choix face à l'évidence, quand on est si bon en maths en matières scientifiques, quand on peut accéder

à ce parcours, on ne dit pas non, quand on réussit prestigieux concours, on ne fait pas la fine bouche, pouvoir c'est arrêter de vouloir, tout le contraire de ce qu'on dit ;

tu vois l'avenir garanti, ses journées de mari bureau enfants famille amis, une vie sans soi tout confort assuré, tu vois une maison comme il faut, meubles et propreté étincellent dans le miroir que tu continues de viser, tu te vois comme tu ne te connais pas, comme tu t'imagines plus âgée, comme tu ne te reconnais pas, sobre bien habillée, une femme comme il faut, ton homme jouerait au tric trac sur la terrasse du fond, toi sans regard, enfermée par l'obsession, tes scrupules, exigences et bonne réputation, femme parfaite à tout instant, tu ne peux pas ;

une fille sans problème tu as tout pour être heureuse ils disent, tu es aimée ils disent ;

tu entends se raconter un quotidien sans surprise, l'avenir n'est pas devant, il s'énonce autour de toi, tu vois femmes et hommes, ce matin tu vois la vie se dissimuler, ta vie d'emprunt, d'absurde répétition, le drame ordinaire ;

depuis que tu lis que tu écris tu ne peux plus, tu ne veux pas de ces figures enchaînées en toi, depuis que tu écoutes vivre les femmes, les

maquillées, les dépourvues d'artifices face à la tristesse, des plus meurtries aux plus épanouies ;

tu te regardes dans le miroir, tu regardes cette voix, une décision, tu quitteras études, famille, lois... tu partiras ;

dans la minute de la décision, tu les entends à nouveau, bombardements au loin, le Liban cogne contre le jour qui monte, pas de couvre-feu aujourd'hui, vous ferez cours à l'université, entre deux interruptions ;

un jour comme un autre.

Suivre les voyageurs de près, je n'ai pas d'autres choix. C'est normal, ils semblent savoir où ils vont. Où s'arrêter. Attendre et comment patienter. Devant moi, la jeune femme tire son enfant comme tout à l'heure la valise (j'imagine). Il se laisse faire, un jeu peut-être. Je reconnais certains visages croisés au départ de Beyrouth. Le monsieur qui sort son paquet de Marlboro comme pour anticiper le plaisir à venir. C'est normal, il sait qu'ici l'interdiction de fumer est sérieuse. Je le vois se raviser, ranger sa cigarette. On l'aurait prévenu, en France la loi c'est la loi. Me demander s'il est normal qu'un mot n'ait pas le même sens d'un pays à l'autre. Le même mot, d'autres pratiques. Ce même monsieur serait autre, d'un pays à l'autre. Je le revois dans l'aéroport de Beyrouth avant l'embarquement. Dans un coin du hall sous le panneau au pictogramme rond rouge, cigarette barrée au centre. Et lui aspirant ses bouffées rapprochées ; se remplir tant que personne ne l'arrête. Ce serait normal de fumer au Liban, la loi ne serait

pas loi et les symboles trop clairs pour être crédibles.

La foule me pousse sans me toucher, flux dans le dos. Et tandis que l'escalier mécanique nous descend comme pains chauds livrés à la suite, je vois les couloirs de haut, les enseignes et tant de chemins possibles. Normal de me sentir perdue, déjà perdue à la seule vision de ce ventre métallique, ses boyaux. Continuer de suivre les autres voyageurs ; muette les remercier de me précéder, de me guider à leur insu. Je m'arrête comme eux devant le plateau tournant où ils récupèrent leurs bagages, alors que je n'ai pas de valise (un sac de sport a suffi au peu d'affaires que j'ai pris en quittant le Liban). Je respecte chacune de leurs étapes, je m'applique à sembler naturelle. Puis nous repartons (ils ne se doutent pas m'accompagner). La sortie. Normal que mon cœur dérape au passage des contrôles, sans rien à me reprocher. Que j'éprouve de la reconnaissance envers douanier et police des frontières. Normal qu'ils me scrutent, on ne se parle pas, ils sont là pour me vérifier. Et moi d'observer le sérieux blasé des visages qui s'inclinent d'un côté, les dos calés sur le siège, le plus loin possible des vitres qui nous séparent. Et

mon élan d'amour mal placé devant leur geste de bras ouvert autorisant ma sortie de cette zone de l'aéroport où l'on ne se sent d'aucun pays. Leur silence acquiesçant à ma présence en France. Mieux qu'un mot de bienvenue, leur confiance.

Normal que personne ne soit venu me chercher. Que je cherche malgré moi un visage connu dans la masse des gens qui attendent de l'autre côté. Au cas où. Que je me concentre sur tous les messages diffusés, souvent inaudibles en dépit de leur volume sonore ; que je m'assure qu'aucun ne me concerne. Que je ne sois plus certaine de comprendre le français. Normal que je vérifie que personne ne me parle. Que je ne trouve plus quel dos suivre parmi ces silhouettes maintenant disséminées. Normal que je bégaie les panneaux de signalisation. Que je ne sache pas les lire avec mon français impeccable, me dit-on. Que je mette du temps à repérer les bonnes flèches suspendues un peu partout pour offrir l'impression de maîtriser l'espace ; les bandeaux agrémentés de signes qui dessinent un monde naïf, mais guère plus accessible à mes yeux. Normal que mon regard ne discerne plus ce qu'il cherche, distrait par ce qu'il trouve, qu'il retient sans savoir discriminer, comme on accumule

pour de mauvaises raisons après des années de guerre et de disette. Normal que je m'arrête souvent (relever ce mot, pardon ; je m'habituerai rapidement à l'utiliser).

Normal que personne ne m'attende. Que j'ignore comment rejoindre Paris sans la facilité d'un taxi. Que j'aie besoin de demander. Transports en commun, on m'avait appris l'expression au Liban entre autres explications (aimer le mot transport, le mot commun, sans image précise). Normal que ce soit difficile d'aborder un inconnu, pour un renseignement que je serais censée connaître. Que je respire intérieurement, avant de laisser émerger la question. Que l'homme me réponde rapidement, sans articuler. Par allusions, comme si je savais déjà. Navette RER métro ou bus. Que je ne comprenne pas ce qu'il me dit. Que l'émotion m'empêche de suivre la linéarité des phrases. Et ses mots s'éparpillent dans mon esprit, miettes sans cohésion. Normal que j'aie besoin de demander à quelqu'un d'autre. Que je réfléchisse avant de choisir à qui redemander. À la dame en tailleur écru par exemple, souriante entre ses boucles d'oreilles agitées d'équilibre. Que j'aie l'air d'une enfant. Que je lui spécifie ma

destination, station Parmentier. Que je le prononce sans hésitation, comme si Parmentier représentait quelque chose de concret. Parmentier parce que Jean habite à côté; indications de Pierre. Alors que Parmentier ou autre chose ! Normal que tout me soit abstrait, que tout soit aussitôt concret. Que ça doive le devenir. Normal tout ça. Et la patience de la dame, le temps pris à me regarder tout noter dans mon carnet à spirale, comme écolière appliquée. À vérifier ma compréhension. Sa bouche qui me fait répéter, ses yeux rassurés. Aimants, je pense, d'amour anonyme.

Normal que je sorte un gros billet pour payer le ticket de RER. Que je ne connaisse pas les francs pour préparer assez rapidement de plus petites coupures. Que je panique à l'idée de retarder ces autres qui piaffent derrière. Que je ne compte pas la monnaie de retour pour ne pas vexer le guichetier. Que je ne sois pas sûre qu'il ne m'ait pas escroquée. Que j'en sois sûre. Que j'aie besoin de temps pour m'en assurer (soustraire, calculer, déduire). Normal que je ne prenne pas ce temps. Que je ne sois pas rassurée pour autant. Que je n'en veuille pas au guichetier pour tout ça. Que je reparte avec un billet de RER

et un poids sur le cœur, une rancune sans objet. Normal que je décide de penser que tout va bien et que de toutes les manières, c'est trop tard. Que je me demande si ça va aller. Si je vais réussir à me débrouiller. À vie, y arriver. Normal que je n'aie plus envie de bouger du hall de la gare ; ou alors de m'éloigner très vite, très vite, de ne pas me voir en train de partir. Que je me demande comment vivre Paris. Normal que je regarde faire plusieurs passagers avant de laisser la fente engloutir le ticket et le recracher plus loin. Que je sois excitée de prendre un RER. Pour la première fois. De me répéter R. E. R., prononcé en détachant les lettres, comme la dame souriante. Alors que « métro » file d'un trait. Sigle contre abréviation, mais de quoi et quoi ?

Normal que tout soit intéressant à écouter, à parcourir, jusqu'à la fermeture des portes après le signal sonore ; la précipitation des gens, leurs expressions, mélange de satisfaction et de gêne. Que je déroule les scènes comme pour apprendre les règles, fascinée par les détails. Attentive à bien davantage que mes sens peuvent capter. Normal de m'accrocher à mon sac, seul toucher familier. De vérifier le panneau à chaque arrêt, comme si les couloirs obscurs pouvaient

engloutir certaines des stations intermédiaires indiquées sur le plan. Que je ne sois pas sûre d'avoir compris pour la correspondance (aimer aussi ce mot, correspondance). Que je souris à tout le monde, que certains me sourient en retour. Que je sois vigilante, inquiète de tout mouvement. Que j'écoute les conversations se superposer. Normal. Normal tout ça. Normale la sensation d'être aveuglée à la sortie du métro, éblouie par l'éclat d'un projecteur, en dépit de la grisaille du ciel ; de l'absence de tout soleil. Normal que je reconnaisse Paris du premier coup d'œil, sans savoir où je suis, sans que connaître personne dans la rue. Sans que je connaisse les rues. Que je ne sente plus mes jambes bouger, la plante des pieds ; que je n'aie plus de corps ; pas de corps mien. Je suis en France (je me répète). Engourdie envahie. Normal que je découvre que les nombres pairs sont d'un côté, les impairs de l'autre. Que ça soit jubilatoire de le comprendre soudain, après des minutes d'errance sans oser demander à nouveau. Et la sensation que tout le monde remarque mes maladresses, que personne ne me regarde. Normal que je ressasse : Bériz. Bériz. Paris me viendra plus tard.

Couloirs d'hôpital, succession de couloirs, murs, portes. Lumière blanche. L'infirmier pousse sans mot, un sourire parfois vers le visage allongé qui le regarde aux virages. Le reste du corps, invisible sous le drap blanc. Le chariot grince par moments, la jeune fille se tait.

Elle serait seule. Elle aurait appris ça, se débrouiller sans. Parler sans parler. Il y a toujours des choses à regarder, elle observe yeux mobiles. Sauf l'infirmier pour éviter toute demande, elle a appris, ne pas attendre. Mais aux tournants, elle oublie et le regarde, il contrôle les roues, il est encore là, dans cette absence. Elle, seule. Ton choix, tu l'as voulu, on lui dirait. Elle n'en parle pas.

Dérouler le plafond, grain après grain, suivre l'illusion du mouvement ; le corps, passivité de brancard. Se laisser glisser, impulsion et secousses, l'attention est présence de pierre. Écouter les roues crisser, se bloquer parfois. Trembler à ce rythme. Et bruits de couloirs. Regard plafond, renoncer à compter les dalles, perdant le fil déjà. Fixer plafonds dalles néons.

N'avoir que ça, se refuser le refuge des bras qui poussent. Se refuser la consolation des voix. La sécurité des blouses de rigueur.

Couloirs d'hôpital, les équipes médicales se croisent, commentent. Parfois plaisantent rien. Certains se contentent de saluer, d'autres s'éclipsent. Bon courage, on se dit. Au bout des bras, radios ou autres enveloppes. Leurs pas feutrés.

Elle entendrait tout, ça ne la concerne pas, elle sait. Elle écoute comme elle regarde, comme elle filmerait pour comprendre malgré la passivité du corps allongé. Elle n'écrit pas ne filme pas, ne retiendra pas, elle sait. Elle écoute regarde pour que ces couloirs et leurs agitations (qui ne la concernent pas) recouvrent étouffent toutes traces d'avant, elle se voudrait autre et sans passé. Elle serait seule depuis.

S'étourdir du souffle des ventilations ; l'artifice de l'air, débris de mouvement. Assister aux portes : s'ouvrent, se referment. Aux silhouettes. La mécanique de leur quotidien, chaque lieu sa danse. Nommer « personne ». Attendre le sourire de personne, ne connaître personne, admettre ce repos : l'anonyme. Elle n'avait pas ce choix au pays, on se reconnaît partout, on n'est jamais

seuls au pays. Attendre le sourire pour sourire en retour. Et que mâchoire se détende, abandonne la défense. Croiser couleurs, flèches et panneaux, deviner les directions qu'ils indiquent. Sans importance, se laisser traîner. Faire confiance à la médecine, à la science. Ici la Sécurité sociale pour une laborieuse sécurité intérieure. Les chariots d'à côté transportent matériel, instruments de soins ; chaque lieu ses outils. Observer gestes et réflexes, chaque lieu sa routine. Savoir traverser, apathie de cadence. Écouter les conversations, blagues et fragments de rires. Chaque lieu son théâtre. Imaginer l'éclipse des silhouettes derrière les portes qui claquent, aussitôt refermées. D'ici on ne voit pas. Imaginer les salles derrière les portes. D'autres brancards, d'autres vies. D'ici on se souvient ; d'autres opérations, trajets de couloirs. Autres raisons, autres hôpitaux, même ciel au plafond. D'autres pays. Remuer la tête, s'ébrouer, que tombent les images ; il n'y aura pas de souvenir.

Couloirs d'hôpital, de nouveaux couloirs plus étroits, plus illuminés. Une infirmière a pris le relai. Elle ralentit le mouvement. La salle d'opération est au bout de ce dernier passage,

quelques odeurs en annoncent l'approche. Et les bruits ont changé.

Elle lutterait pour s'empêcher de se lever. Bouger, courir si elle pouvait. Elle se retiendrait de supplier, et si on annulait ? Si on reportait. Retrouver l'usage de ses mains, toucher le nouveau bras qui pousse. Bousculer sa voix pour dire. C'est là, qu'elle sourit. Elle sourit beaucoup comme pour rassurer l'infirmière quand elle aurait besoin de réconfort, elle. Elle sourit pour s'empêcher. C'est là qu'elle serre plus durement les mâchoires, mandibule aux aguets de ses mots, elle serre pour ne pas parler. C'est là qu'elle devrait parler, demander de l'aide, un quelconque soutien. Elle aurait peur comme elle a toujours eu peur mais seule. Elle retiendrait ses paupières, éviter les larmes, elle serait seule depuis.

Insulter les néons, leur lumière dans les yeux ; l'annonce déjà de l'opération à venir, des spots bientôt braqués à l'intérieur du corps. L'inconnu de soi. Le matériel, froideur de métal. Les seringues et les yeux derrière les masques. Que des yeux. D'ici on ne pense pas. Ni suite ni l'avant, brancard comme coquille sachant où aller. Sachant sans soi. Respirer l'air aseptisé, aimer ce mélange, désinfectant et stérilité. Aimer ces odeurs, l'envahissement des narines ; aimer à

en suffoquer. Perdre corps. Ne pas se gratter le nez, retenir les doigts. Ni les bras, le dos. Incriminer le tissu du drap, sa texture. Des mains, vérifier sa rugosité, sensation de propreté clinique.

Hôpital, salle d'opération, tout est blanc ou métallique. La salle, propre. Les équipes masquées. Cliquetis de matériel. Le médecin chantonne puis se tait. Quelques commentaires, parfaire les préparatifs. Rassurer par la précision de tout geste.

Elle serait fascinée par les yeux derrière les masques. La splendeur des yeux isolés de toute vie autre. L'humanité patente dans les yeux. Elle ne chercherait plus à éviter ; elle sourirait d'être arrivée ici, elle sourirait pour elle sans mouvement de lèvres, sans visage à qui adresser cette tranquillité des fins, ligne entre deux mondes (l'avant et l'après ne la concernent pas). Elle attend l'anesthésie comme un voyage, pour la volteface de tout voyage.

Bientôt fin des couloirs. Bientôt sons, voix et bruits de machines. Bientôt tout s'estompera doucement. Le moment où. Aimer ce moment, prémices de néant. La mort avant la mort. Tant aimer cette bascule, monde sans idée, sans

temps. Tant aimer la vie et son court anéantissement. Chaque humain ses paradoxes. Quelques pressions sur le corps, conscience, sensation. Puis plus rien. Brusquement. Tant aimer cette bascule. Et l'après, naissance peut-être que ce réel d'après.

Il y avait aussi ça dans le tiroir de mon père. Il y a ça depuis que je suis petite. Ça dans l'armoire fermée à clef. Ça que j'ai vu ce jour-là et dès que je l'ai vu, j'ai compris que j'allais le prendre, je ne le jetterai pas, je le garderai avec moi. Ça, aussi grand qu'un canif de poche. Ça habillé en « Stimorol chewing-gum ». Couleurs encore vives : bleu roi, rouge, blanc. Objet rectangulaire en métal et plastique dur. La chaîne au bout pour le tenir comme porte-clef. Vider les tiroirs de mon père, trier jeter mais pas ça. Dès que je l'ai vu ce jour-là, j'ai pensé le garder. L'ouvrir comprendre. Je l'ai glissé dans ma poche. J'ai continué à trier le reste, ranger jeter donner. Même armoire, même clef depuis toute petite. Même interdiction de regarder les tiroirs du père. Et l'incompréhension de me retrouver aujourd'hui ici à vider sa chambre. Moi seule entre cravates, costumes, culottes, papiers bancaires, photos, briquets, stylos desséchés, chaussettes, boîtes de médicaments, anciennes monnaies, papiers... et ça. Repartir avec ça, rien d'autre du placard de sa vie. Et je regardais ça, il

ne se s'ouvrait pas. Quand je le regardais, je me disais, tiens mon regard n'ouvre pas ça. Pourtant je le regardais et je voulais vraiment ne pas avoir à chercher avec les doigts, comme dernière pudeur. Que ça s'ouvre tout seul. Je l'avais vraiment dans la tête, le fait que ça, je devrais le prendre dans mes mains et le garder. Et, en m'imaginant le faire, je me disais, une fois que tu prends ça, tu l'as entre tes mains, qu'est-ce que tu fais ? C'est ça le problème, c'est que je m'imaginai déjà l'avoir pris, l'avoir gardé sur moi, mais je ne savais pas quoi en faire, une fois que je l'avais avec moi. Je m'imaginai très bien l'ouvrir, simplement par le regard, mais même en le regardant attentivement, il ne se s'ouvrait pas. C'est-à-dire que je n'avais pas un regard découvreur. Je voulais comprendre mais mon regard à lui tout seul, ne dévoilait rien, n'arrivait pas à ouvrir ça. Alors je restais là et je ne savais pas quoi en faire, parce que je n'avais aucune raison, que ça n'avait aucune utilité, que je n'avais pas besoin de ça, donc je n'avais pas de raison de prendre ça plutôt qu'un autre objet des tiroirs de mon père mais c'est simplement, d'être tombée nez à nez sur ça, et l'idée tout de suite. La certitude. Quand je l'ai vu, je me suis dit ça dans ses affaires il faut que je le prenne, que je le

ramène en France. Alors que j'aurais pu jeter ou donner ça, comme le reste. J'aurais pu. Le voyant étrange inutile dans le tiroir comme je le zieutais depuis petite, je me suis dit : il faut que je le mette dans ma main, que je comprenne sa matière, il faut que je le prenne sur moi. Et de là est née une sorte de confusion, j'étais un peu troublée de vouloir, d'avoir envie de, de ne pas résister à porter ça, d'avoir besoin d'avoir ça chez moi, de le garder pour moi. Ça a toujours été là, posé dans le tiroir du milieu, ça a été ramené de la maison d'enfance quittée en début de guerre, ça n'est pas sorti du tiroir, lui aussi sans bouger d'ici. J'en héritais déjà dans l'imagination et je ne savais toujours pas quoi en faire. Donc je ne faisais rien, j'avais ça dans ma poche, et je me disais, bon, ça aurait dû rester dans ce tiroir ou jeté.

Mais il a fallu que ça soit moi qui vide, que je le vois, que je retombe nez à nez avec ça. J'ai eu envie de savoir. Parce que d'être tombée nez à nez avec ça, m'a tout de suite donné envie de le garder. Donc je reste là profane comme devant les secrets de mon père, je regarde ça, et je me rends compte que mon regard ne le raconte pas. Alors des doigts, je cherche. Et ça s'ouvre de côté. De minuscules cartes de répertoire reliées. Elles

se déploient en éventail. Blanches toutes. Je ne saurais rien de mon père. J'aurais ça avec moi, comme lui, je garderai ça intact. Ni mot ni nom ni numéro. Comme s'il n'avait connu personne. Et moi. Garder ça sur moi, ni mot ni nom ni numéro. Comme lui, ça, de solitude absolue. Je regarderai parfois les cartes à peine vieilles. J'aurai ça dans la main. Et le silence d'une vie. Ça de lui.

Laisse-moi t'approcher. Laisse-moi maintenant t'approcher, maintenant que sans corps. Je n'ai plus de support, plus d'ombre. Laisse-moi m'approcher sans mon corps poussière. Mes bras perdus, les pieds. Je n'ai plus de sueur, plus d'odeur. Tu n'as rien à éviter, ni main ni visage. Je ne suis plus ton inquiétude, je ne suis plus ton réel. Mais la voix plus intime que corps. Comment ferais-tu avec ma voix. Ma toux de fumeur. Mon rire dans ta paume. Ma manière de si bien articuler comme disait ta mère, ma parole comme preuve de moi. Sans corps, mais moi.

Je te vois sursauter (toujours) quand je m'approche. Te déplacer comme soufflée, par quel vent ? Jamais assez à distance de toi, je le vois, je ne veux pas comprendre. Tes raisons n'adoucissent pas cette violence (fausse maladresse). Quelles allusions, quelles erreurs enchaînées à mes talons. Tu m'as tu sous tes paupières. Ta honte de moi t'écrasait. Tu t'es

approprié mon histoire sans être concernée, sans la connaître. Pour quelle rédemption.

Te faire porter ma voix, toi qui me rejetais. Pourquoi toi, pas tes frères. Toi pas d'autres survivants ? Te donner ma voix pour mieux connaître ton odeur. M'autoriser à converser de près, te parler comme à une inconnue. Toi pas tes frères, ils me sont trop proches. Parler à ta politesse, à ta retenue perplexe (tes efforts à toujours mieux m'éviter). Tu étais polie oui, comme une étrangère. Tu essayais, ça te coûtait je l'entendais au contrôle de ta voix, de ta peau. Et ta mère qui voulait fabriquer ce lien que nous avons perdu, c'est ton père embrasse-le. Je la détestais en ce moment de pouvoir imaginaire. Il aurait suffi, nous approcher comme à l'improviste, avancer simples comme père et fille rassemblés. Jambes, poignets, cou... exister aussi dans cette austère humanité, avoir corps.

Je me souviens de ta petite masse dans mes bras, je te portais. Petite, tu marchais sur mon dos et tu riais de tomber. Tes orteils comme cailloux jetés, ta confiance. Et tes yeux m'ont un jour condamné. Tes yeux sur moi, de quels droits justiciers ? Je ne te reviens pas pour un retour en

arrière, je ne veux pas de notre vieille vie. Je ne demanderai pas pardon. Je ne dirai rien de mes traversées, de mes frénésies, de mes pertes. Tu ne sauras pas mes blessures, mes ivresses. Ton père est si secret disait ta mère pour quelques confidences. Je ne viens pas dire mon histoire, vous n'êtes pas concernés. Ma voix vers toi, comme dernier détour. C'est la seule manière.

Je te vois essayer après ma mort, comprendre mon père tu te dis. Savoir ce que j'ai vécu pour me pardonner ? Je ne te demande pas pardon, garde ta compassion. Mais tu as pleuré devant mon cercueil. Tu as touché mon visage, quand as-tu touché mon visage de mon vivant ? Ma peau durcie de ténèbres déjà. Ma peau de ciment froid. Petite tu jouais avec mes joues, elles bougent comme du caoutchouc tu disais. comme du Jell-O. Tu aimais les sucreries, tu détestais les Jell-Os. Et mes joues ? À ma mort tu as pleuré et tu as écrit sans souvenir. On n'a pas besoin de mémoire, je te serai témoin et pages peut-être. Toi et pas tes frères pour m'écrire mais comme chuchotement lesté à tes doigts. Reconnu, abandonné. J'aurais approché ma voix de toi. Et mieux disparaître.

on meurt c'est comme ça

Elle ne comprend pas la mort. Elle fait semblant. Elle a fait comme eux, elle a pleuré, elle a trié les affaires, elle a accroché des photos. Elle fait semblant de faire, on meurt c'est comme ça. Sa mère le lui disait (elle pensait préparer sa fille, adoucir sa douleur) : on y va tous, les uns après les autres, c'est une question de temps, c'est tout. Elle sait que sa maman est morte, ne cherche plus à la joindre les samedis matin, ne planifie pas de voyage retour. Mais elle parle d'elle au présent. Personne ne relève ce lapsus qui la trahirait si elle ne riait pas si parfaitement. Personne ne sait qu'elle écrit. Sur sa mère comme autour des mirages. En vrac. Amonceler les textes comme terre et s'enfouir sous leur masse. Elle craint d'arrêter, de tuer cette mère en arrêtant de l'écrire.

Elle a hérité de l'appartement. Sa mère le lui a toujours dit, tout de cette maison sera à toi, jusqu'à sa moindre poussière. La famille est prévenue, meubles tapis vaisselles plantes... tout. Elle a toujours entendu chanter les mots de sa mère, comme histoires racontées. La promesse d'héritage en fait partie. Elle écoute ces récits mais corps absent. Ne se sent pas concernée, alors que prise par sa parole de voix maternelle. Elle pense avoir compris, un héritage quoi de plus classique. Il suffit de tourner une clef, de rentrer en répétant, cette maison est à moi, jusqu'à sa moindre poussière. Mais quelle clef pour quelle serrure et va-t-elle trouver le geste simple? Elle rentre de l'étranger dans un appartement vide d'humain, pour la première fois silencieux. Elle pense avoir compris, un héritage. Comme elle pense connaître les raisons de son départ du pays ; ou avoir décidé son départ ; ou être partie. Penser, serait n'avoir pas compris. Aujourd'hui elle rentre mais à l'étranger, ce chez sa mère sans sa mère.

La clef si simple, si nue, qu'elle semble remplaçable. Un bout de fer suffirait, pense-t-on avant de renoncer. Si peu de dents au bout — ces longues clefs par endroit rouillées. Un bout de fer suffirait, pense-t-on. Jeux de doigts pour trouver l'accroche. Bouger dans le trou, pas de mouvement brusque. Et ça s'enclenche, on ne sait comment, comme un jeu. L'agacement quand hâtés de fermer ou d'ouvrir. Ce sentiment de petit miracle quand ça cède, comme surpris de soi. Parfois je prie ne pas y arriver. Que sa chambre reste enfermée derrière la porte. Que la porte soit mur à tout souvenir.

; le couloir long devant ; à la chercher aussitôt dans le couloir vide devant ; voir ses clefs lourd trousseau à portée de main comme toujours ; porte à peine franchie le guéridon de marbre et de bois brun et ses clefs dessus (des doubles) ; dans la lumière qui tremble un ancien faux contact au plafond ; le guéridon et son tiroir fin ; réflexe vérifier si le tiroir se coince encore quand le geste est brusque ; à devoir l'ouvrir par à-coups ; il ramasse un bric-à-brac de papiers coupés et stylos un scotch des ciseaux ; et quelques petits objets sans d'autre place ailleurs ; certains Bic à l'encre séchée n'écrivent pas on les garde dans le doute ; le couloir et les murs les murs blancs ; à chercher ma mère dans le couloir devant ; d'autres visages aux murs photos agrandies ses photos préférées ; couloir vide encombré de photos aux murs tout le long ; elle mon père ses enfants nous ; mes frères ; moi petite entourée des quatre ; deux frères de chaque côté la fille au centre à la robe courte aux deux nattes ; debout plantés par ordre de

naissance ; cinq enfants bien habillés pour la pause et les garçons aux cheveux mal aplatis ; cinq sourires vagues lointains semblent savoir déjà l'oubli à venir ; le noir et blanc d'époque et les peaux comme froissées par la reproduction l'agrandissement ; on nous reconnaît cependant derrière les pixels ; on lui a dit on peut tout restaurer sans garantir le rendu surtout à ces dimensions-là ; la qualité des photos ne tient qu'à son amour à elle pour nous ; en grand le plus grand possible comme présences permanentes qui la précèdent dans le couloir ; me précèdent m'attendent ; de la chambre au salon à la cuisine à la chambre au séjour au balcon à l'ascenseur ce couloir à toujours traverser ; maman prenant le temps de les regarder ; touchant parfois les joues après avoir porté les doigts aux lèvres ; un à un la jalousie faire attention elle continue sans témoin, équitable en tout sauf quand elle oublie ; le couloir colonne vertébrale et les pièces autour ; prendre le temps (mal aux genoux) et traverser longuement entre leurs yeux sur elle ses doigts parfois et les sourires les corps qui veillent ; elle qui n'est pas dans le couloir qui n'attend pas ; n'était pas à la porte d'entrée ; n'a pas ouvert accueilli ; ils savent l'heure d'arrivée

l'atterrissage de l'avion et le trajet de Beyrouth à
ici ; je suis attendue ; pas à la porte pas contre
moi serrée et visage et le sourire dans mon cou ;
elle est dans sa chambre elle vous attend on m'a
dit ; le couloir est rythme et long tapis persan ;
on penserait le tapis tissé sur mesure étroit et
long ; de part et d'autre quelques carrelages nus
seulement ; mouchetés nus visibles aux
bordures ; je ne me presse pas ; penser à la
longueur du tapis et s'il est fait sur mesure ; on
m'a ouvert ; on a pris les valises ; elles seront
rangées de l'autre côté du palier l'appartement
d'en face l'appartement des enfants ; penser au
tapis aux photos sur les murs aux murs aux
portes lumière friable des lampes qui
tremblotent agacent ; ne pas voir l'absence de
maman immédiate ; j'ai sonné comme chez des
gens ; on ne m'a pas montré la chambre ; qui ne
connait pas la chambre de sa mère ; on m'a souri
et j'ai souri souri et on a continué à sourire ; et
mes deux valises très vite rangées dans ma
chambre d'ado côté opposé ; parcourir le couloir
sa chambre est au bout plus loin ; j'ai le temps
elle m'attend rien ne m'attend pas ; le décalage
horaire une heure d'avance ; l'horloge à ma
droite aux aiguilles pétrifiées depuis la guerre ;
depuis toujours ; même pas la guerre la raison ;

l'horloge au-dessus du guéridon ; persister à garder une horloge hors temps ; une horloge comme bibelot ; avec toute la poussière le quotidien la conserver néanmoins ; la voit-on encore quand on connaît la maison ; l'entretenir entretenir l'inutilité du temps ; à droite le thermomètre figé à gauche le baromètre sans pression, des ronds dans le cadran sages immobiles ; ça fait sérieux ; c'est l'après-midi au soleil qui se couche plus vite qu'en France ; plus tôt plus vite ; au bout du couloir lumières orangées déjà ; mais avant c'est la cuisine ; sa cuisine ses plats ses gâteaux son royaume odorant ; l'appétit qui vient à l'instant au souvenir au corps ; surprise d'une table aujourd'hui vide de légumes à croquer légumes lavés et fruits et gâteaux de bienvenue ; derrière le silence l'agitation de la cuisine brouhaha excitation et hâte nous enfants ; la cuisine devant moi grise d'odeurs ses odeurs de détergents et de fleurs artificielles ; le robinet goutte dans l'évier il s'entend à peine ; dehors Klaxons et bruits métalliques voitures camions motos ; dehors les tracteurs et les constructions qui n'en finissent pas ; personne dans la cuisine personne assis personne debout ; ce qui résiste ici table chaises gazinière sol store les torchons à

carreaux et la vaisselle on laisse sécher ; le frigidaire et son moteur ; en face le salon aussi propre que la cuisine ; le salon avec ces battants au verre dépoli aussi propre que tout ici depuis toujours ; le salon avec ses battants presque fermés ; rabattus ; presque ; et malgré, apercevoir le fauteuil vide en face ; et derrière le balcon ses plantes les plantes de maman comme forêt en ville ; ta jungle on lui disait et elle riait de fierté affichée ; elle dans les plantes sur l'escabeau dans les feuillages ses cheveux frisés parmi les feuilles ; seules ses couleurs la détachent de ses plantes de ses feuilles qu'elle coupe ou lustre ; des branches à accrocher sur les murs au plafond du balcon et l'escabeau qui tremble sous elle et nous toujours inquiets ; l'arrosage l'eau à surveiller l'eau et le sol du salon ; la voir aussitôt elle dans son fauteuil vide ; à fumer tête haute aussi haute que la cigarette tenue verticale ; et les ongles limés vernis rouges ; vide mais c'est sa place sa place toujours ; et le fauteuil d'à côté on se le dispute tous sauf quand sa meilleure amie ; heureux de le céder à l'amie la meilleure et sourire que meilleure amie soit nommée adulte ; assister à la frivolité enjouée de leurs échanges comme voyageuse derrière une porte presque close devant

des fauteuils presque vides ; cendrier posé au même endroit et la dentelle sur la petite table ; entendre son rire et sa joie ; il y a même le sous-verre en argent pour son verre d'eau glacée ; avec une rondelle de citron parfois mais toujours de l'eau glacée ; glacée ou rien et faire teinter les glaçons contre le cristal ; préviens-moi quand tu arrives a dit l'amie d'enfance ; préviens-moi aussitôt ne reste pas seule ; l'iPhone est avec les valises de l'autre côté les valises précipitées et oublier frontières et voyage ; oublier être un jour partie ; mes bras me suffisent projetés avancer vers ; mains sans téléphone sans ; mais avant sa chambre il y a d'autres murs d'autres portes ; passer par les premières toilettes on les appelle WC verts ; ça les distingue des roses ; les verts pour les invités verts en raison du carrelage vert ; les WC verts toujours impeccables et aujourd'hui ; les roses du fond du couloir pour les intimes ; nos WC même si souvent je triche ; sa chambre à droite des toilettes roses ; comment éviter le miroir en face au bout du couloir ; et des photos plus récentes coincées à ses bordures ; au-dessus du miroir mon portrait en grand ma tête jeune et joyeuse ; même visage se reflète se mélange aux photos des autres aussi ; la famille encore et les petits-enfants les

onze pas de jaloux ; et les parents de ma mère frères et sœurs ; couleurs fraîches et vêtements démodés ; un cierge allumé sous le miroir c'est nouveau c'est trop ; la statue de la vierge ; de tous c'est elle la vierge que je préfère Marie confiance de maman ; comme s'il s'agissait d'une bande d'amis ; la bougie se voit de loin comme toute nouveauté ; et je pense à la perle bleue contre mauvais œil je sais qu'elle est dans mon dos ; la perle au-dessus de la porte pour nous protéger de toutes malveillances qui rentrent ; je prends le temps du couloir que traverser soit ; et avant sa chambre ; avant il y a l'autre pièce vide depuis ; le lit est fait pour l'éternité fait ; le matelas et l'enfoncement du milieu ; un corps se rappelle à nous on n'a pas le choix l'empreinte laissée ; il est mort il y a quelques mois ; le matelas est tracé de corps pour l'éternité ; ni claquettes sous lit ni vêtements sur la chaise ; porte ouverte coincée pour éviter que ça claque ; il y a des courants d'air parfois ; tant mieux ils disent ça permet de respirer ; derrière ce dernier mur la chambre de maman ; sa chambre là près des toilettes roses les toilettes des intimes ; derrière le mur sa chambre avec le bruit qu'on entend déjà ; la machine à respirer qui soupire ; soyez la

bienvenue on m'a dit en ouvrant quand j'ai sonné ; elle me le disait toujours en français ; elle disait comme ça à sa fille soyez la bienvenue ; et je me sentais bien ; on a dit pour elle ; on m'a dit soyez la bienvenue ; chez elle chez moi ; soyez on m'a dit ;

Le Liban à la une, suite de tableaux maculés. Je m'arrête à chaque kiosque, parcours de petit Poucet vers le pays. Je déplie les journaux autant que possible pour voir en grand (je n'achète pas, il ne s'agirait pas de lire mais de voir). Chercher un angle de rue, une façade connue. Ma ville natale. Le désordre singulier de ses quartiers. Je reconnais le pays, il suffirait de redresser quelques pierres. Toutes les pierres et les bois et la ferraille. Les gravats. Relever quelques corps. Fermer les yeux, de loin réparer. Le pays en noir et blanc exposé, je reconnais des détails sans démêler le présent du passé, il pourrait s'agir d'archives ressorties des tiroirs. Qui me garantirait le réalisme actuel de ces tabloïds de presse française ? L'ancienne guerre, la même aujourd'hui, une guerre sur des photos écrasées.

paradoxe du trop familier

Jacques Chirac un 14 juillet 2006, il sait marquer les pauses, corps et voix, Jacques Chirac parle du Liban, s'inquiète de sa démolition — les images de la vieille guerre me reviennent, au cas où j'aurais oublié ;

le Liban à la une des journaux en France, le Liban par terre ce 13 juillet 2006, je reconnais d'anciens mondes ; on parle de nous à l'étranger, me dit mon petit frère au téléphone, j'entends son sourire, je m'inquiète moins le temps d'un sourire ;

le port de Beyrouth explose le 4 août 2020, photos partagées sur WhatsApp et mon premier réflexe : c'est truqué et mal truqué, ce n'est pas bien de falsifier les images pour ajouter du drame au drame ; mon premier réflexe, en vouloir aux images, penser complot ;

l'unique cinéma du quartier et ses affiches, je suis petite, j'envie les adultes, eux autorisés — Achrafieh, l'avant-guerre ;

ici la mort n'est pas abstraite, 1980, un éclat d'obus dans le corps de ma cousine, de son bébé (elle le tient contre elle) ; ce que je n'ai pas vu

que je vois encore, cruauté de l'imagination sans image ;

lessive et femmes autour, beaucoup trop de joie et d'emphase pour chanter la propreté ordinaire ; ça serait donc ça la suite ? ça, la vertu ? la pub passe, revient, accroche... je connais encore aujourd'hui les paroles et les sourires excessifs à l'écran ;

sur les panneaux de l'autoroute, les cigarettes font triompher les visages, virilité éclatante et romantisme béat — ils se succèdent, immenses écrasants, seule la marque change ; comment s'étonner d'entendre tousser une société de fumeurs ;

peu de photos sans profusion de nourriture, à croire que nous avons passé notre vie à table ;

2020, la jeunesse dans les rues de Beyrouth — vidéos et images tous supports, suffit-il de les regarder, de s'en émouvoir, pour participer à une révolution ; de l'écrire pour la vivre à distance — et pleurer incrédule ;

ma grand-mère dans son fauteuil devenu trop large — elle regarde l'objectif sans chercher à comprendre ; terriblement amaigrie comme si souvenirs et connaissances avaient fondu, corps vidé de tout passé : pour cela peut-être qu'elle ne nous reconnaît pas, qu'elle regarde sa fille

comme gentille inconnue qui s'occupe d'elle —
cette photo-là ;

le Liban à l'approche, Beyrouth de l'avion
comme ville étrangère— paradoxe du trop
familier ;

mon grand-père coiffé d'un tarbouch, jamais
vu son crâne ; serait-ce même pudeur que sexe
caché ;

nous enfants dans les branches des arbres du
jardin, trois citronniers — les parents fiers de
vivre de la terre en pleine ville et nous heureux
de choses sauvages ; les photos d'avant-guerre se
ressemblent ;

ma tête sur son épaule, je dors — un jour on
perd cette bienheureuse confiance.

Mardi 4 août 2020, école d'ostéopathie à Paris. L'élève et l'enseignante devant mon corps nu. Debout, bras écartés ! J'obéis à la voix qui sait. Nue et debout. Leurs yeux sur mes points de fragilité. Visage apathique, elles regardent commentent, j'écoute. On parle de la densité de mes os, de graisse. On analyse la cambrure du dos. On évite le ventre qui dégringole du bassin. Mes bras éloignés ne le protègent pas, je ne peux les rabattre comme persiennes de pudeur. Bras droits vers le sol, trop droits. Tendus par la gravité. Mains ouvertes tournées. Mains en prière, pétrifiées. Debout comme par terre, comme terrée, piétinée. On me demande de marcher, lentement. Nue. De m'arrêter. J'envie l'assurance des mannequins. Mon impatience, quitter. Je peux m'habiller ; short et tee-shirt, remparts de sécurité retrouvée. On me recommande gestes et postures, pour la suite. Ce qui est bon pour ma santé.

17 h 10, dehors. Plus jamais ça, plus jamais. Dans une rue de Paris, messages à l'écran, comme alarmes sans voix. Je pense à toi. J'espère

que ça va. Et moi de penser au Liban, plus certaine que l'intuition. Recherche Liban, actualité. Beyrouth effondrée. Le port de Beyrouth explose à 18 h 07 (17 h 07 à Paris).

Les premières phrases. Ma mère, j'arrosais les plantes. Le sol a tremblé, les vitres ont tremblé, les murs ont tremblé je te jure. On est loin de Beyrouth, mais tout a tremblé. J'ai pensé tremblement de terre.

Mon frère m'envoie des photos, les vitres de sa clinique en miettes. Plusieurs angles comme preuves du miracle. À 18 heures, j'étais près de ces fenêtres avec un patient.

Mon autre frère. Le mur du salon s'est déplacé. On l'a vu bouger, on a vu les tableaux tomber. Un mur porteur, à plus de 20 kilomètres de Beyrouth.

L'amie d'enfance qui nourrissait ses chats dans le jardin, son corps penché vers eux. La nièce à la plage, dans l'eau. Les voisins aux balcons. Le benjamin coincé dans les embouteillages. Moments ordinaires arrêtés : en cuisine, à l'hôpital, devant la télévision, en visite, dans un café... même instant d'anéantissement. 18 h 07 en commun. Port de Beyrouth. On a

toujours connu les explosions. Euphémisme en ce mardi 4 août 2020.

Je me vis, boulevard Sébastopol. Ses rues lisses d'un mois d'août à Paris, l'asphalte audible sous le glissement des roues. Les néons des pharmacies, clignotement d'inutiles alertes. Je vis conducteurs et piétons aux règles partagées. J'ai regardé les feux, prévisibles. Je pouvais dicter les couleurs, anticiper l'alternance. Nommer, vert orange rouge... bêtement fière de connaître la suite. Je voyais les carrefours, imperturbables. Les monuments enracinés ciel et terre. Je vis des touristes, des boutiques fermées mais pour vacances annuelles. Je vis les passants chercher leur chemin. À Beyrouth, on cherche les disparus, dans des brouillards de poussière, d'acier. On creuse sous les décombres, débris de murs tombés. À 18 heures, ces mêmes murs fondaient protection et domicile. 18 h 07, soufflés. Les feux de là-bas, démesure et démence. Une déflagration à arracher la terre de la terre. À déformer la mer. Coloniser nos cieux de nuages indissolubles. On ne traverse pas la ville, il n'y a plus de ville, plus de rues mais des terrains carbonisés. On ne reconnaît pas nos quartiers, couloirs d'apocalypse entre des bouts

d'immeubles suspendus de vide. On ramasse les corps, nos ancêtres ramassaient la vie de cette même terre — culture de paysans. On cherche, pour résister au désespoir. On devient silhouette ; à notre tour perdus, glissant comme l'ombre de nos disparus.

La guerre aurait été écrite. On aurait vécu une guerre qui se serait racontée sous nos yeux. Théoriciens, écrivains, poètes, danseurs, cinéastes... — leurs récits se seraient croisés, superposés, portant le même fardeau d'incompréhension et de bribes de sens. La guerre serait devenue autre à chaque nouvelle évocation, comme si l'Histoire n'était pas « une », ni le temps, les lieux ou l'humanité. Mais faut-il vivre des histoires pour sauver des vies et quelles vies ?

Des guerres successives, s'imbriquant les unes dans les autres. Écrites, titrées comme des personnages ou des chapitres. Nommées, éparpillées sous le grand G de la Guerre civile libanaise (1975-1990). Nommées comme on nomme nos enfants, pour les présenter au monde. Une liste* non exhaustive compilée d'internet, avec ses incertitudes, ses zones d'ombre. Ses erreurs peut-être ses lacunes. Et dont certains noms, à peine lus, réveillent d'anciennes réalités.

On aurait collectionné les guerres, collectionné les coups et les euphémismes. Avec ce paradoxe : la fierté intangible de ces ersatz de trophées. Parfois la trace sur nos peaux se serait effacée mais le corps lui, se souviendrait des coups. Toujours. Je pense. Même quand on les aurait oubliés.

Puis comme cellules malignes, les guerres reviennent en sursauts d'insomnies. On sera toujours concernés, même de loin. Concernés, malgré le temps écoulé. Par les guerres des autres pays, tout autant concernés. La guerre nous est devenue identité, appartenance tenace.

*quelques noms de guerres et batailles :

- Bataille de Nabatieh (1974)
Guerre civile libanaise (1975-1990)
- Guerre des deux ans ou Guerre des milices (1975-1976) :
 - Bataille de Jisr el-Bacha (1975)
 - Bataille de l'aéroport de Beyrouth (1975-1976)
 - Bataille de Karantina (1976)
 - Bataille de Damour (1976)
 - Bataille de Dbayeh (1976)
 - Bataille de Tal el-Zaatar (1976)

- Bataille de l'hôtel Saint-Georges (1976)
- Bataille de l'hôtel Bristol (1976)
- Bataille de Qaa (1978)
- Guerre des Cent Jours (1978)
- Bataille de l'hôtel Commodore (1978)
- Bataille de Halba (1978)
- Guerre de la Mer d'Al-Khiliij (1979-1980)
- Guerre d'usure (1977-1981) :
- Guerre de Zahle (1981)
- Invasion israélienne du Liban ou Opération Paix pour la Galilée (1982) :
 - Bataille de Sidon (1982)
 - Bataille de Saïda (1982)
 - Bataille de Marjeyoun (1982)
 - Guerre de la Bekaa (1982)
 - Bataille de Khalde (1982)
 - Bataille de l'université américaine de Beyrouth (1982)
 - Bataille de l'Université libanaise (1982)
 - Guerre de l'Hôtel Beau Rivage (1982)
- La guerre du Chouf (1983)
- La guerre de la Montagne (1983-1984)
 - Bataille de Souk el-Gharb (1983)
 - Bataille de Ras el-Matn (1983)

- Bataille de Kfarchima (1983)
- Bataille de Bhamdoun (1983)
- Bataille de Zgharta (1983)
- Bataille de la montagne de Sannine (1983)
- Opération Déluge de l'Automne (1983)
- Bataille de Tripoli (1983)
- La guerre des petits-rues (1983-1984)
- Guerre des ambassadeurs (1984)
- Affrontements de Hermel (1984)
- Guerre des camps (1985-1988)
- Bataille de la ligne verte (1975-1990)
- Bataille des barrages (1985)
- Opération Dignité (1985)
- La bataille de Souq el-Gharb (1989)
- Guerre de la Quintuple alliance (1988-1990)
- Guerre des Amal et Hezbollah (1988-1990)
- Guerre des deux ans (1988-1990)
- Bataille de Antelias (1989)
- Guerre des maronites (1990)
- La bataille de Qornet Shehwan (1990)
- Guerre de libération de la zone occupée par Israël (1985-2000)
- Guerre d'Élimination (1989-1990)

- Guerre du Liban de 2006 ou deuxième guerre du Liban (2006)
- Conflit de Nahr al-Bared (2007)
- Conflits internes de Mai 2008 (2008)
- Conflit Syrien au Liban (2011-2024) : Impact de la guerre civile syrienne sur le Liban.
- Bataille de Arsal (2014) : Combats entre l'armée libanaise et des militants djihadistes.
- Conflit à Ras Baalbek et Qaa (2017) : Affrontements entre l'armée libanaise et les groupes djihadistes.
- Répercussions de la guerre de Gaza (2023-2024) : Conflits frontaliers Sud-Liban et Israël

version n°3
date de dernière mise à jour : 2024.08.08

